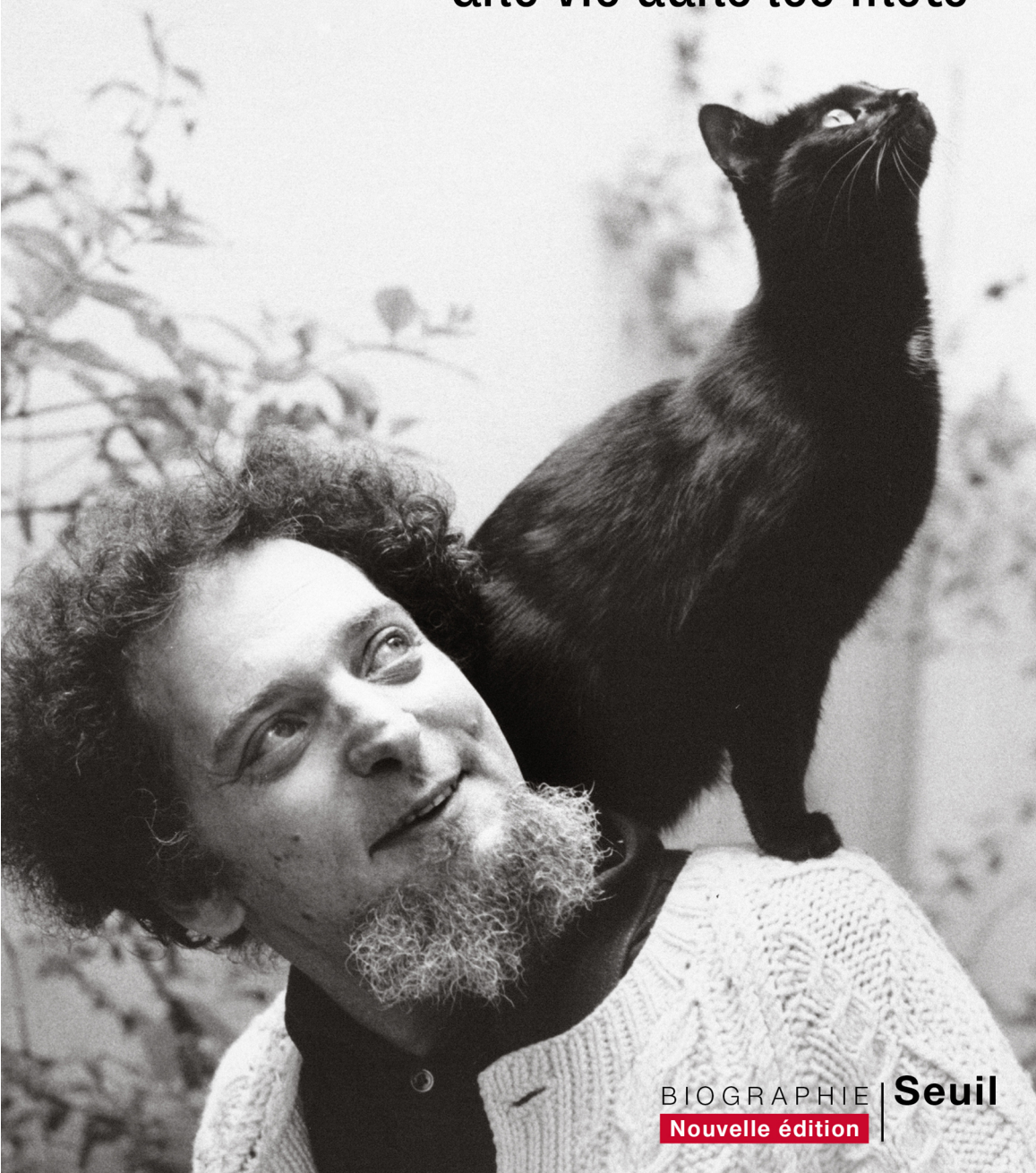


DAVID BELLOS

Georges Perec

Une vie dans les mots



BIOGRAPHIE | **Seuil**
Nouvelle édition

GEORGES PEREC
UNE VIE DANS LES MOTS

DAVID BELLOS

GEORGES PEREC
UNE VIE
DANS LES MOTS

BIOGRAPHIE

ÉDITION CORRIGÉE ET MISE À JOUR

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Georges Perec : A Life in Words*
Éditeur original : Harvill Press/HarperCollins Publishers
© original : David Bellos, 1993

ISBN original : 0-00-272022-1
ISBN : 978-2-02-152859-6

© Éditions du Seuil, septembre 2022,
pour l'édition corrigée et mise à jour de la version française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mémoire de mon père

Avant-propos

Ce livre est paru en traduction française aux Éditions du Seuil en 1994, trois mois après la publication de l'ouvrage original en anglais (*Georges Perec : A Life in Words*, Londres, Collins Harvill, 1993). Au cours des vingt-cinq ans qui se sont écoulés depuis lors, Perec n'a cessé de gagner de nouveaux lecteurs tant en France qu'à l'étranger. On peut désormais lire au moins une partie de son œuvre dans une quarantaine de langues. De nombreux chercheurs y ont consacré des études de toutes sortes, et bien des documents inédits ont été retrouvés. Le présent ouvrage cherche à intégrer tous ces apports pour présenter la vie de cet écrivain hors du commun avec le plus de justesse possible aujourd'hui.

Il ne s'agit pas pourtant d'une « révision » de la biographie de Georges Perec. L'histoire reste la même, je la raconte dans le même nombre de chapitres (même si certains titres de chapitre ont évolué) avec les mêmes informations (à l'exception des corrections et suppléments indiqués ci-dessous). Cependant, il n'y a guère de paragraphe qui soit absolument identique dans les deux versions. Ce qui distingue cette édition de la précédente peut se résumer sous deux rubriques principales.

A. Les critiques faites par les proches de Perec dans les *Cahiers Georges Perec* en 2003, notamment par Ela Bienenfeld et Bianca Lamblin, ont été intégrées dans la mesure du possible, surtout en ce qui concerne la période la moins documentée de la vie de Georges Perec, avant 1956. Ensuite, de nombreuses corrections de détail qui m'ont été communiquées (parfois de façon publique) ont été apportées au texte. Grâce aux efforts conjugués de l'ayant droit de Georges Perec, Mme Ela Bienenfeld, disparue en 2016, Maurice Olender aux Éditions du Seuil, Paulette Perec, Jacques Lederer, Roger Kleman, Marcel Bénabou, Claude Burgelin, Bernard Magné, Jean-Luc Joly, Christelle Reggiani et de nombreux autres chercheurs regroupés autour

de l'Association Georges Perec, maints documents inédits en 1994 ont été publiés depuis, et sont donc référencés dans des notes en bas de page ou dans le texte.

Deux trouvailles d'importance permettent de connaître deux épisodes de la vie et de l'œuvre de Perec avec une plus grande précision : son dossier scolaire au lycée Claude-Bernard et le manuscrit de la partie « souvenirs » de *W ou le souvenir d'enfance*. Ce dernier document est la raison principale de la refonte du chapitre 52 du présent ouvrage. Le passage du temps a permis une reconnaissance explicite de l'origine de certains renseignements sur la vie privée de l'écrivain. La publication de la majeure partie de l'œuvre de Perec dans la « Bibliothèque de la Pléiade » en 2017 rend possibles des renvois à l'état définitif des textes. Pour des raisons analogues, j'ai omis de cette mise à jour les « appendices » donnant le catalogue des pièces radiophoniques, des poésies et des romans policiers lus par Georges Perec pendant son adolescence.

B. J'ai raccourci ou éliminé certaines spéculations sur l'état psychologique de Georges Perec qui me semblent dépassées ou peu convaincantes ; et j'ai rédigé cette nouvelle version directement en français, à partir de la traduction faite par Françoise Cartano en 1993. Cela m'a permis de clarifier certains passages et de simplifier et de resserrer le texte dans beaucoup d'endroits. Le résultat est un livre moins long et (je l'espère) d'une lecture plus agréable.



En 2005, j'ai fait donation à la Lilly Library, à Bloomington, Indiana (bibliothèque spécialisée dans les archives de traducteurs), de tous les matériaux que j'avais recueillis entre 1988 et 1993 pour la rédaction de ce livre dans sa forme originale. Un inventaire de ce fonds est disponible sur la Toile. Y figurent notamment : les transcriptions des entretiens que j'ai pu avoir avec les proches de Perec et avec plus d'une centaine de ses collègues, amis, collaborateurs, etc., avec toute la correspondance qui s'y rattache ; des photocopies de lettres de Georges Perec, dont une grande quantité reste inédite à ce jour ; et des enregistrements audio d'entretiens avec certains de ses amis rencontrés en Tunisie, et avec Catherine Binet, à Paris.



Les citations tirées des écrits publiés ou archivés de Georges Perec sont imprimées *en italique* et leur référence est donnée entre crochets pour les textes dont une abréviation est répertoriée dans la liste des sigles ci-dessous ; les chiffres qui suivent l'abréviation indiquent la page concernée, sauf pour *La Boutique obscure* (livre non paginé) où ils correspondent au numéro du rêve, et pour *Je me souviens*, où ils correspondent à celui du souvenir. Toute autre référence est indiquée de façon traditionnelle dans une note en bas de page.

Les *paroles* prononcées par Perec sont données *en italique* sans guillemets ; celles d'autres personnes apparaissent en romain, entre guillemets lorsqu'elles sont brèves, et dans une mise en page distincte lorsqu'elles s'étendent au-delà d'une seule phrase.

Certains des dialogues où Perec parle ont été reconstitués. Je note ce qu'il dit *en italique* seulement lorsque je crois reproduire ses paroles mot à mot. Dans les autres cas, les dialogues sont imprimés en romain.



La première partie de ce livre, la plus longue, présente l'histoire de la famille de Georges Perec et le récit de sa vie jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans et la parution des *Choses*. Pour cette partie, je me suis appuyé, d'une part, sur les souvenirs des proches et les documents officiels provenant d'archives françaises et étrangères ; et, d'autre part, sur la correspondance du jeune écrivain, ses rares publications, et les manuscrits qui nous sont parvenus. Dans les premiers chapitres surtout, j'essaie de répondre à des questions épineuses dont certaines ne pourront jamais être résolues avec certitude.

La deuxième partie donne un tableau de la vie et de l'œuvre de Georges Perec entre 1965 et 1975. Puisque l'écrivain est dorénavant un auteur reconnu, même célèbre pendant une courte période, les sources documentaires sont plus nombreuses et permettent une description plus détaillée de son parcours.

La troisième et la moins longue partie de ce livre traite de la vie de Perec à partir de 1975, période du plein épanouissement de l'homme et de son génie. J'y abandonne le strict fil chronologique pour présenter la vie et les travaux d'un créateur autour de quelques grands thèmes. J'y offre un choix et non l'intégralité des anecdotes que les amis de l'écrivain m'ont permis de recueillir.

La vie posthume de Georges Perec – la floraison des études universitaires, la publication d'inédits, les traductions de ses textes et leur

transposition en pièces de théâtre, en feuilletons radiophoniques, en récitals, en films – n'est pas abordée dans ce livre. J'ai fait deux exceptions, pour l'histoire de la découverte du manuscrit de *W ou le souvenir d'enfance* et le sort improbable de *Je me souviens*, mais en général, je laisse à d'autres l'étude de la « fortune » ou de la vie posthume de Perec.

Georges Perec ne fit pas des études brillantes, mais il amassa à sa façon une culture intellectuelle, artistique et littéraire impressionnante et bien plus riche que la mienne. Depuis la préparation de l'édition originale de ce livre, critiques et chercheurs littéraires ont mis en lumière, souvent de façon convaincante, des « intertextes » permettant de mieux comprendre les sens et les enjeux de ses écrits. Cette nouvelle édition n'intègre pas le fruit de tous ces travaux sauf quand ils invalident mes premiers efforts ou ajoutent un complément indispensable à la connaissance de la vie et de l'œuvre.

Il va sans dire, mais je le dis quand même, qu'un ouvrage de ce genre ne peut jamais être exhaustif, ni prétendre à l'état de version définitive. Ce sera à d'autres de poursuivre ce chantier et d'apporter de nouvelles lumières sur ce qui restera encore longtemps le modèle même d'une vie dans les mots.

David Bellos
Princeton, 2022

Sigles

Les signes ↑↓ remplacent les références intérieures, « voir ci-dessus, p. X », « voir ci-dessous, p. Y », etc. Le signe ⇔ renvoie aux illustrations par leur numéro.

1. Pour les œuvres de Georges Perec

Les références des citations tirées des œuvres de Georges Perec disponibles aujourd'hui en volume sont indiquées selon les éditions suivantes, accompagnées dans les cas pertinents d'une référence à leur réédition dans les deux tomes de la « Bibliothèque de la Pléiade », en utilisant les sigles ci-dessous. Sauf indication contraire, le lieu de publication est Paris.

- Pl. Georges Perec, *Œuvres*, sous la direction de Christelle Reggiani, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2017, 2 vol.
- 53j « 53 jours », Gallimard, « Folio », 2007
- AS *L'Attentat de Sarajevo*, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 2016
- BO *La Boutique obscure*, Denoël, 1973
- BP *Beaux présents, belles absentes*, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 1994
- Clô *La Clôture et autres poèmes*, Hachette, 1980
- CO *Le Condottière*, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 2012
- CSL *Cantatrix sopranica L. et autres écrits scientifiques*, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 1991
- D *La Disparition*, Denoël, 1969
- EsEs *Espèces d'espaces*, éd. augmentée d'inédits, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 2022
- inf *l'infra-ordinaire*, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 1989

- Jms* *Je me souviens*, Hachette, « Textes du xx^e siècle », 1978
Jsn *Je suis né*, Seuil, « La Librairie du xxi^e siècle », 1990
L.G. *L.G. Une aventure des années soixante*, Seuil, « La Librairie du xxi^e siècle », 1992
LC *Les Choses. Une histoire des années soixante*, Julliard, 1965
LX *Lieux*, Seuil, « La Librairie du xxi^e siècle », 2022
M *Die Maschine*, Stuttgart, Reklams Universal-Bibliothek, 1972
MCI *Les Mots croisés. Précédés par des considérations de l'auteur sur l'art et la manière de croiser les mots*, Mazarine, 1979
MCII *Les Mots croisés II*, P.O.L./Mazarine, 1986
PC *Penser/Classer*, Hachette, « Textes du xx^e siècle », 1985
PTG *Petit traité invitant à la découverte de l'art subtil du go*, Christian Bourgois, 1969
QPV *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?*, Denoël, 1966
REI *Récits d'Ellis Island. Histoires d'errance et d'espoir*, Le Sorbier, 1981
Th *Théâtre I*, Hachette, 1980
UCDA *Un cabinet d'amateur*, Balland, 1979
UHQD *Un homme qui dort*, Denoël, 1967
V *Vœux*, Seuil, « La Librairie du xxi^e siècle », 1990
Vme *La Vie mode d'emploi*, Hachette, 1978
Wse *W ou le souvenir d'enfance*, Denoël, 1975

2. Pour les recueils, ouvrages, documents et archives se rapportant à la vie et l'œuvre de Georges Perec

- Atlas* *Atlas de littérature potentielle*, Gallimard, 1981
CEH Correspondance avec Eugen Helmle, publiée en traduction allemande sous le titre « *Cher Georges* » – « *Cher Eugen* », *Die Korrespondenz zwischen Eugen Helmle und Georges Perec*, St. Ingbert, Conte Verlag, 2015
CJL Correspondance avec Jacques Lederer, publiée sous le titre « *Cher, très cher, admirable et charmant ami...* », nouvelle édition, Éditions Sillage, 2019
CGP *Cahiers Georges Perec*

1 P.O.L, 1985.

2 « *W ou le souvenir d'enfance : une fiction ?* », Textuel 34/44, université de Paris 7, 1988

SIGLES

- 3 « Presbytères et prolétaires. Le dossier P.A.L.F. », Éditions du Limon, 1989
- 4 « Mélanges », Éditions du Limon, 1990
- 5 « Les poèmes hétérogrammatiques », Éditions du Limon, 1992
- 6 « L'œil d'abord... Georges Perec et la peinture », Seuil, 1996
- 7 « Antibiotiques », Bordeaux, Le Castor astral, 2003
- 8 « Colloque de Montréal », Bordeaux, Le Castor astral, 2004
- 9 « Le cinématographe », Bordeaux, Le Castor astral, 2006
- 10 « Perec et l'art contemporain », Bordeaux, Le Castor astral, 2010
- 11 « Filiations perecquiennes », Bordeaux, Le Castor astral, 2011
- 12 « Espèces d'espaces perecquiens », Bordeaux, Le Castor astral, 2015

- CRK* Correspondance avec Roger Kleman, publiée sous le titre *56 lettres à un ami*, Libourne, Le Bleu du ciel, 2011
- ECX* Georges Perec, *Entretiens, conférences, textes rares, inédits*. Textes réunis, présentés et annotés par Mireille Ribière, avec la participation de Dominique Bertelli, Nantes, Joseph K., 2019
- FP* Fonds Georges Perec, Bibliothèque de l'Arsenal, Paris. Propriété de la Bibliothèque nationale de France, ce fonds recueille les manuscrits et documents retrouvés dans l'appartement de Perec après sa mort, y compris les livres de sa bibliothèque personnelle, et de nombreux autres documents versés par la suite par des amis et collaborateurs de l'auteur.
- HE* *Georges Perec*, sous la direction de Claude Burgelin, Maryline Heck et Christelle Reggiani, Cahiers de l'Herne, 2016
- LL* University of Indiana (Bloomington, IN), Lilly Library, Fonds Bellos
- MO* Philippe Lejeune, *La Mémoire et l'Oblique. Georges Perec autobiographe*, P.O.L, 1991
- OCR* *Oulipo. Création, Re-créations, Récréations*, Gallimard, 1973
- PAP* *Parcours Perec. Actes du colloque de Londres*, Mireille Ribière (éd.), Lyon, Presses universitaires, 1990
- UPK* University of Pennsylvania Library (Philadelphie, PA), Kislak Center for Special Collections, Mathews Collection

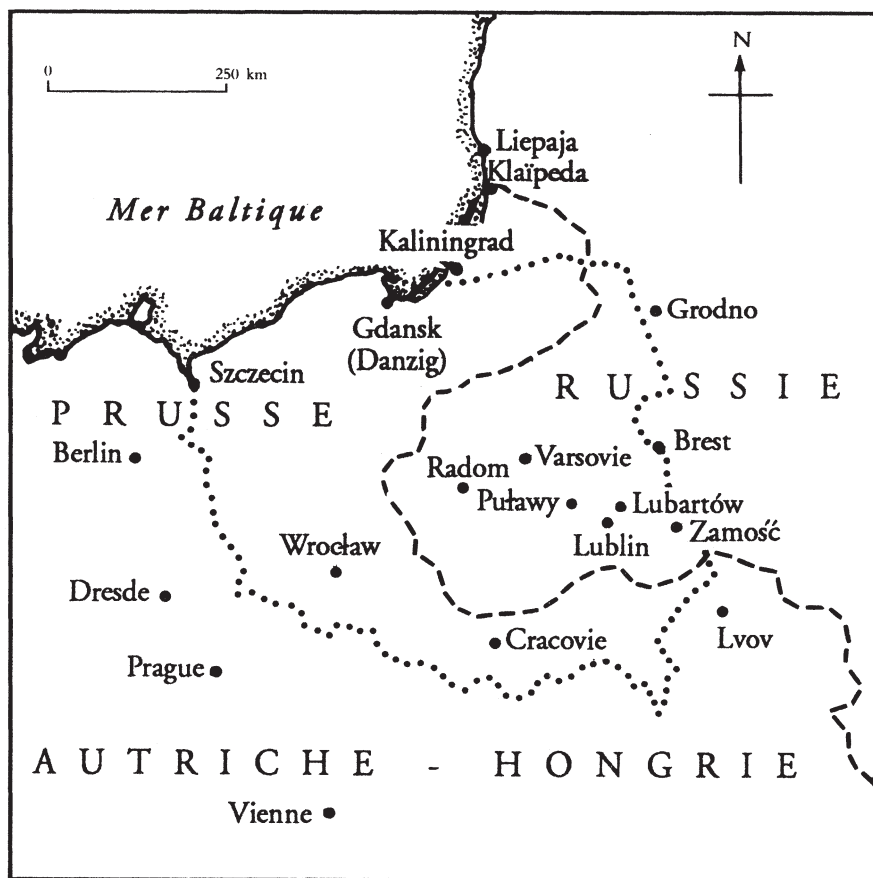
3. Autres sigles

- AN* Archives nationales
- BCA* Brigade des chasseurs alpins
- BETAP* Brigade-école des troupes aéroportées, Pau

BnF	Bibliothèque nationale de France
CDJC	Centre de documentation juive contemporaine
CGQJ	Commissariat général aux questions juives
CR	Compte rendu
CRF	Croix-Rouge française
EV	Engagé volontaire
FLN	Front de libération nationale
GPRA	Gouvernement provisoire de la République algérienne
IFOP	Institut français de l'opinion publique
IS	Internationale situationniste
JBSA	Jacques Bienenfeld Société Anonyme
Lg	La ligne générale (le groupe)
OuLiPo	Ouvroir de littérature potentielle
PCF	Parti communiste français
PCUS	Parti communiste de l'Union soviétique
RCP	Régiment de chasseurs parachutistes
REI	Régiment étranger d'infanterie
SOA	sangle d'ouverture automatique (parachutisme)
SR	Saarländischer Rundfunk
STO	Service du travail obligatoire
UEC	Union des étudiants communistes
WDR	Westdeutscher Rundfunk

première partie

1936-1965



1. La Pologne en 1915.
 (Les pointillés indiquent le tracé des frontières en 1945.)

CHAPITRE 1

« Mon nom est Perec »

Georges Perec est né à Paris le 7 mars 1936. La date est à retenir pour au moins deux raisons. La première, c'est qu'un enfant né au printemps 1936 allait avoir trois ans au début de la Seconde Guerre mondiale, quatre ans au moment de l'occupation de Paris par les forces allemandes. La seconde raison est que cette date possède une curieuse propriété arithmétique, que nous éclairerons plus loin.

« Perec » se prononce « perrek » en français. La terminaison en *-ec* suggère une ascendance bretonne, et en effet, « Perec » est la version bretonne de « Petroc », saint martyr et prince britannique du VI^e siècle, dont le culte reste présent dans les Cornouailles et en Bretagne, comme en témoigne la statue de Sant Perec dans la Vallée des Saints près de Carnoët, dans les Côtes-d'Armor¹. Mais Georges Perec n'avait aucune ascendance celtique. C'était le fils français d'immigrés juifs polonais. Par une rare coïncidence alphabétique, l'orthographe polonaise du mot hébreu d'où vient son nom lui donne une fausse identité régionale en France. On comprend donc pourquoi la première plaisanterie dont Perec se souvenait concernait les noms des régions françaises :

Du monde extérieur, je ne savais rien, sinon qu'il y avait la guerre et, à cause de la guerre, des réfugiés : un des réfugiés s'appelait Normand et il habitait une chambre chez un monsieur qui s'appelait Breton. C'est la première plaisanterie dont je me souviens. [Wse 118 ; Pl. I, 722]

Pendant son adolescence, Perec a joué de son potentiel celtique, signant certaines de ses lettres « Pereq » et d'autres même, apparemment, « Perrec'h » [FP 31, 1, 35 d]. Un peu plus tard, il emprunta un masque anglophone, en écrivant à ses amis et mentors dans une sorte

1. Renseignement fourni par Chantal Maillet et Élisabeth Girard-Léthier, mis en ligne le 10 juin 2019.

d'anglais [CJL 328, par exemple]. Certes, l'adulte Georges Perec fut un écrivain français, un écrivain de langue française. Mais on ne peut pas dire qu'il était simplement français.

David Peretz, le grand-père paternel de Georges Perec, était originaire de Lubartów, petite bourgade proche de la ville de Lublin, en Pologne, qui, à l'époque, faisait partie de la Russie. Peretz est un nom d'origine biblique. Par tradition, toutes les branches du clan Peretz (dont les membres orthographient leur patronyme Peres, Perutz, Peiresc, etc., dans les divers pays où ils se sont établis) descendent de l'un des fils jumeaux que Juda eut de sa belle-fille Tamar. Dans la Bible, lorsque vint pour Tamar « le temps de ses couches, il arriva qu'elle avait dans son sein des jumeaux. Pendant l'accouchement, l'un d'eux tendit la main ». La sage-femme la saisit et y attacha un fil écarlate en disant :

« C'est celui-ci qui est sorti le premier. » Mais il advint qu'il retira la main, et c'est son frère qui sortit. Alors elle dit : « Comme tu t'es ouvert une brèche ! » Et on l'appela Péreç. [Genèse 38, 28-29]

Ce passage comporte un jeu de mots que la traduction ne restitue pas. « Péreç » représente les trois lettres hébraïques *pe*, *resh* et *tsadek* (« p », « r » et « ts »), lettres qui forment la racine de mots en hébreu classique et moderne signifiant « brèche », « décalage » ou « trou ». Ce que fit la sage-femme de Tamar fut donc d'appeler le jumeau usurpateur « petite brèche », « celui qui sort du trou » ou simplement « trou » : *peretz*.

La racine hébraïque פ ר צ (P-R-TS, « perets ») est transcrite			
en grec par φαρες (« phares »)		en russe par	перец (« perets »)
d'où		d'où	<i>Perec</i> (« perets »)
		en polonais	
<i>Péreç</i>	[Genèse 38, 28-29		
	Nombres 26, 20]	en allemand	<i>Peretz</i> ou <i>Perutz</i>
<i>Phares</i>	[Matthieu 1, 3]	en espagnol	<i>Perez</i>
	[Luc 3, 33]	en anglais	<i>Peretz</i> ou <i>Perets</i>

2. Les graphies du nom.

En russe, langue officielle à Lubartów et Lublin de 1831 à 1915, le nom du grand-père de Georges Perec s'écrivait *перец*, la transcription

en alphabet cyrillique du « Perec » polonais, langue dans laquelle, comme en hongrois, le *c* simple se prononce « ts ».

David Peretz, sa femme Rojza et leurs trois enfants, Esther, Lejzor et Icek, le père de Georges Perec, quittèrent tous la Pologne entre 1918 et 1929. Esther était mariée et s'appelait déjà Esther Bienenfeld lorsqu'elle arriva en France. Lejzor partit pour la Palestine, qui était à l'époque sous administration britannique ; on écrivit et on prononça son nom à l'anglaise, c'est-à-dire en essayant de reproduire le son original : Peretz. Icek, le plus jeune, fut élevé dans la Pologne nouvellement indépendante avant de partir pour la France, où il se présenta vers 1928 muni de papiers d'identité établis en polonais.

À la différence de l'anglais, notamment, le français tend à assimiler les noms étrangers à ses propres règles d'écriture. Icek Perec, dont le nom se prononçait à peu près « Itsak Perretz » en polonais devint « Isek Perrek » dès l'instant où il tendit ses papiers à la police des frontières. Personne n'a déformé le patronyme de Georges Perec à dessein. Sa prononciation a simplement subi le sort normal des noms étrangers en France.

Le père de Georges Perec semble avoir fait sienne la nouvelle sonorité de son nom sans réticence car, lorsqu'il s'engagea dans la Légion étrangère en 1939, il dit s'appeler « Perrek » au sergent recruteur. Celui-ci rétablit une graphie plus ou moins polonaise du nom qu'il entendit – et c'est ainsi que la fiche matricule du père de Perec est classée dans les archives de l'armée française sous le nom d'Isek Perek.

Dans son étrange et émouvante fiction autobiographique, *W ou le souvenir d'enfance*, Perec fait un exposé bref et embrouillé de l'histoire de son nom. Il souligne, avec exactitude sinon avec pertinence, qu'en russe le mot *перец* (*p'erez*) signifie « poivre ». Il raconte aussi qu'en hongrois le mot *perec* (prononcez « perretz », comme en polonais) désigne une sorte de petit pain [*Wse* 51 ; Pl. I, 684]. En fait, en hongrois, *perec* se trouve le plus souvent dans le mot composé *sósperec* (prononcez « shoshperretz »), qui signifie « petit pain salé » et désigne ce que nous appelons un bretzel. Avec l'accent hongrois, le nom polonais de Georges Perec se prononce donc « bretzel ».

Un bretzel a la forme d'une boucle en huit, et on peut dire qu'il est davantage trous que pain. Le rapprochement de trois langues sans parenté aucune semble ainsi confirmer une sorte de destinée. Sorti d'un « trou » hébreu, le nom polonais de Perec redevient « pain à trous » en Hongrie. Le thème de l'absence ou du vide ne saurait être étranger à un écrivain désigné deux fois par son nom comme un homme à trous.

Dans *La Vie mode d'emploi*, Perec joue de façon presque secrète avec les dérivés translinguistiques du nom qu'il porte. Au chapitre XXVI, le vieux chauffeur du millionnaire Percival Bartlebooth pose un livre ouvert sur une banquette.

[...] c'est un roman américain de George Bretzlee, intitulé *The Wanderers*, dont l'action se passe dans les milieux du jazz new-yorkais au début des années cinquante. [Vme 153 ; Pl. II, 136-137]

Or le premier roman du jeune Georges Perec, qui n'osa même pas le montrer à un éditeur, s'appelait justement *Les Errants*, c'est-à-dire *The Wanderers*. Cette inscription de l'œuvre de jeunesse dans l'œuvre de la maturité est signalée par le nom de cet auteur fictif : car s'il n'existe pas de romancier américain du nom de George Bretzlee, il y en a un, de langue française et d'extraction polonaise, dont le patronyme d'origine hébraïque signifie « bretzel » lorsqu'il est prononcé en hongrois – *Bretzlee* étant une anagramme de *beretzele*, la version viennoise du hongrois *sósperec*, homophone approximatif de « Georges Perec ». Simple comme bonjour !

Il existe en réalité des Juifs d'Europe centrale portant le patronyme Pretzel (graphie allemande et anglaise de « bretzel ») dérivé sans doute de Peretz par les mêmes chemins détournés qui permirent à Georges Perec de s'identifier à un petit pain salé. L'un d'eux survécut aux camps de concentration, émigra en Australie et finit par publier une autobiographie devenue célèbre sous le titre *Portrait d'un jeune faussaire*¹.

La mère de Georges Perec était originaire de Varsovie et s'appelait de son nom de jeune fille Cyrla Szulewicz. Ainsi orthographié, ce patronyme devrait se prononcer en polonais « Choulevitch » avec une finale analogue à celles de Gombrowicz ou Malevitch. Il s'agit pourtant d'un nom yiddish modifié pendant l'annexion de la Pologne par la Russie, et dont la prononciation originale est « Choulevits ». Cela se lit plus clairement en transcription allemande : *Schulewitz*. Voilà pourquoi Perec fit *trois fautes d'orthographe* en écrivant le nom de sa mère dans son autobiographie [Wse 45 ; Pl. I, 686], et pourquoi nous trouvons aussi dans un de ses textes inédits la version francisée « Choulevisse » [MO 31].

Schulewitz n'est pas moins riche de sens que *Peretz*. En yiddish, le mot *schul* désigne une synagogue (de l'allemand *die Schule*, « école », « salle de classe ») ; *witz* désigne l'esprit, l'intelligence, l'humour ou

1. Marian Pretzel, *Portrait of a Young Forger*, Brisbane, Queensland University Press, 1989.

le mot d'esprit. Ainsi, les membres de la famille maternelle de Perec s'annoncent comme des « humoristes érudits », des « esprits de synagogue » ou des « rigolos de la classe » selon l'interprétation que l'on choisit. Même s'il avait perdu tout souvenir des langues de son enfance, Perec adulte ne pouvait pas ignorer ces « traductions » du nom de jeune fille de sa mère : il avait de nombreux amis qui comprenaient le yiddish, de nombreux collègues allemands et, à l'époque où il rédigea son autobiographie d'enfance, Perec lui-même avait une bonne connaissance de l'allemand écrit. Il n'est guère probable qu'il n'ait pas saisi lui aussi l'extraordinaire prédestination que sa lignée maternelle lui avait forgée à travers le nom de Szulewicz, mais il n'y a jamais fait la moindre allusion.

Pérec, avec un accent aigu, est un patronyme d'origine bretonne porté par une championne deux fois médaillée d'or aux Jeux olympiques de 1996, qui n'a aucun lien de parenté avec l'écrivain Georges Perec. La relation de celui-ci avec un personnage du même nom qui figure dans un récit de voyages anglais est plus ambiguë. Voici comment le « Georges Perec » d'Andrew Harvey tire sa révérence au narrateur, qui se trouve à ce moment précis sur une route de l'Himalaya :

Perec se tenait là, les biceps (qu'il avait petits) bandés dans la lumière. Il dit : « Je m'en vais. Nous ne nous verrons plus. Sois prudent. Tu es plein d'enthousiasmes et de folie, tu vas te faire croquer tout cru si tu n'y prends garde. Je te souhaite toutes les sagesses mélancoliques et une mort relativement précoce. Ah ! Oui ! » Et il sortit dans le matin en riant et en se frappant les cuisses. « Toutes les sagesses mélancoliques et une mort relativement précoce ! Quel rythme ! Quel style ! »

Ce passage est sans doute à l'origine de l'hypothèse formulée par un anthropologue danois : vers la fin de sa vie, Perec serait devenu un « protolama farouche » arpentant les chemins du Ladakh². Mais dans le vaste assortiment d'ambitions parfois enfantines que Perec choyait encore en 1981 – *passer par l'intersection de l'Équateur et de la ligne de changement de date [...], faire [...] un voyage en ballon [...], écrire un scénario de film d'aventures dans lequel on verrait, par exemple, 5 000 Kirghizes cavalier dans la steppe [Jsn 106-108]* – ne figure nulle part un tel projet d'ordre bouddhique.

1. Andrew Harvey, *A Journey in Ladakh*, Londres, Cape, 1983, p. 90.

2. Poul Pedersen, « A propos *Ting* », *Tidskrift Antropologi*, n^{os} 21-22, 1990, p. 183.

Les migrants

J'aimerais tellement me retirer sur mes terres comme Athos, écrivit un jour Perec dans un accès de nostalgie [LX 188], mais pendant la plus grande partie de sa vie il ne tenta rien de pareil. Son premier roman publié, *Les Choses*, fut rapidement traduit dans toutes les langues de l'Europe de l'Est, dont le polonais, et une édition scolaire en français parut en Union soviétique. Dès 1965, il avait donc toute opportunité de se rendre dans un ou plusieurs des pays de la sphère soviétique, comme le faisaient régulièrement bon nombre d'intellectuels français de l'époque. C'est probablement pour des raisons moins politiques que personnelles que Perec n'exploita pas ces possibilités de voyages dans les années 1960 et 1970. Mais en 1981, il accepta une « mission culturelle » qui lui permit de faire une tournée de conférences en Pologne et de visiter enfin les sites où ses ancêtres avaient vécu durant de nombreuses générations.

De retour à Varsovie après une excursion d'une seule journée à Lubartów et Puławy, Perec retrouva son confrère Claude Roy à l'hôtel Europejski. Ce dernier lui demanda : « Tu as trouvé quelque chose... des traces ? – Rien, dit Georges, tout est effacé¹. »

*j'aurais pu naître, comme des cousins proches
ou lointains, à Haïfa,
à Baltimore, à Vancouver
j'aurais pu être argentin, australien, anglais ou suédois
mais dans l'éventail à peu près illimité de ces possibles,
une seule chose m'était précisément interdite :
celle de naître dans le pays de mes ancêtres, à Lubartów ou à Varsovie,
et d'y grandir dans la continuité d'une tradition,
d'une langue, d'une communauté* [REI 44 ; Pl. II, 896]

1. Claude Roy, *Permis de séjour, 1977-1982*, Paris, Gallimard, 1983, p. 208.

Avant les tourmentes du xx^e siècle, Lubartów était une ville d'environ 10 000 habitants, Juifs pour au moins cinquante pour cent. En 1942, ils étaient encore 3 500. Tous furent déportés vers les camps, principalement Bełżec, où ils passèrent par les chambres à gaz et le four crématoire. Seuls quarante membres de la communauté juive survécurent dans des cachettes ou en prenant le maquis, et parmi eux un petit nombre gagnèrent Paris à la fin de la guerre. Là, ils retrouvèrent des compatriotes émigrés qui avaient échappé, quant à eux, à la déportation pendant l'occupation allemande. Ils fondèrent une association, Les Amis de Lubartów, qui publia un livre à la mémoire des disparus. *Nos martyrs*, dont un exemplaire est conservé à la bibliothèque Medem, contient des photos de la Lubartów d'autrefois et d'anciens habitants juifs de la ville, ainsi que les longues listes des disparus, parmi lesquels figurent les familles de Shmuel Peretz, Gedaliah Peretz, Rashi Peretz et Moshe Peretz, dont certains, sinon tous, étaient probablement des cousins proches ou lointains de Georges Perec. Mais on ne sait pas s'il avait un lien de parenté avec le Joynah Peretz qui rejoignit une *royte Verband* (une « brigade rouge »), survécut à la guerre et à la persécution, et s'installa finalement à Paris. Perec aurait sans doute trouvé de plus amples informations s'il avait répondu à une lettre qu'un membre des Amis de Lubartów lui envoya dans les années 1960. Le correspondant prétendait avoir connu Icek Peretz à l'école. Peretz s'offensa, jugeant l'affirmation *évidemment impossible, mon père ayant quitté L. alors qu'il avait 4-5 ans. Leur mensonge m'a scandalisé. Tout ce qui touche à mon père me scandalise* [FP 116, 5 ; publié par Philippe Lejeune dans *CGP* 2, 167]. Mais Peretz se trompait. Son père, né en 1909, avait été scolarisé en Pologne dans les années 1915-1925, et l'un de ses camarades de classe aurait très bien pu se trouver à Paris dans les années 1960. Sa réaction était évidemment passionnelle.

Peu après, au printemps 1967, Peretz se lança dans de longues recherches concernant ses origines polonaises. Il envisageait d'écrire une histoire familiale, une saga ou une chronique à laquelle il donna le titre provisoire de *L'Arbre*. Il mena à cet effet une série d'entretiens avec sa tante Esther, prit de nombreuses notes, interrogea plusieurs autres membres de la famille, mais il ne semble pas être revenu sur son refus d'entrer en contact avec Les Amis de Lubartów. Néanmoins, les notes qu'il a réunies pour *L'Arbre* montrent qu'il en savait beaucoup plus long sur le passé de sa famille que ce qu'il choisit de faire figurer dans *W ou le souvenir d'enfance*¹.

1. Voir Régine Robin, « Un projet autobiographique inédit de Georges Peretz : *L'Arbre* », *Le Cabinet d'amateur*, n° 1, 1993, p. 5-28.

La branche des Peretz à laquelle appartenait le grand-père David n'était pas pauvre et ne vivait ni dans un *shtetl*, ni dans un ghetto (avant l'occupation nazie, il n'y eut jamais de ghetto à Lubartów). La famille possédait une grande maison de plain-pied en forme de U, dont une aile servait de cantonnement à des soldats russes. Comme de nombreux Juifs établis dans des régions de Pologne annexées par la Russie, les Peretz semblent s'être bien accommodés de l'armée d'occupation. Les Russes nourrissaient moins de méfiance à l'égard des Juifs qu'à l'égard des Polonais – car les Juifs n'étaient pas catholiques et ne parlaient pas le « dialecte local » méprisé par les Russes.

Les origines de la famille de David Peretz ne sont pas bien établies ; néanmoins, l'arbre généalogique que Georges Perec fait figurer au début de sa saga familiale donne le père de David, Menachem, comme le neveu du plus illustre de tous les Peretz des temps modernes : Itzhak Leibush Peretz (1852-1915), l'un des fondateurs de la littérature yiddish. Il n'y avait guère de contact entre les Peretz de Lubartów et ceux de Zamosć, branche dont était issu Itzhak Leibush, mais il s'agit d'une ascendance dont tous les Peretz étaient fiers. Georges Perec utilisa ce nom tout au long de sa vie comme critère de parenté chaque fois qu'au cours de ses voyages il tombait sur un Perec, un Peres, un Peretz ou autre variante. À Sarrebruck, par exemple, le propriétaire du principal magasin d'antiquités de la ville s'avéra être un cousin lointain puisqu'il pouvait montrer qu'il était lui aussi un descendant de I. L. Peretz [FP 69, 5]. En revanche, le Walter Peretz que Perec dénicha dans l'annuaire téléphonique de Brisbane se révéla ne pas appartenir à la famille car Itzhak Leibush ne figurait nulle part dans son arbre généalogique¹.

L'un des premiers cadeaux que Georges Perec fit à son traducteur allemand, Eugen Helmle, en 1966 ou 1967, était une jolie édition allemande du *Golem* de Peretz – la première et la plus brève version littéraire de ce mythe yiddish qui inspira le panorama de la vie juive en Europe centrale brossé par le romancier Gustav Meyrink. Parmi les livres qui se trouvaient dans l'appartement de Perec vers 1990 figurait une édition de poche, cornée à force d'avoir été consultée, de la traduction française du roman de Meyrink². Pourtant, en 1980 encore,

1. Jean-Michel Raynaud, *Pour un Perec lettré, chiffré*, Presses universitaires de Lille, 1987, p. 129.

2. Ce volume ne figure pas dans le catalogue de la bibliothèque de Georges Perec établi vers la même époque par Éric Beaumatin et Catherine Binet et mis en ligne grâce à Paulette Perec. On peut supposer que cet exemplaire appartenait en fait à Catherine et non à Perec.

Perec citait, parmi les projets qu'il avait à mettre en chantier, *un livre sur le Golem (que je n'ai jamais vraiment lu)*¹. Il existe tant de versions du Golem qu'il est impossible de savoir ce qu'il « n'avait pas lu », mais il connaissait sans doute l'histoire telle que la raconte son présumé arrière-grand-oncle et qui pourrait se résumer ainsi : dans le grenier de la synagogue à Prague se trouve une statue d'argile, le Golem, qui prend vie et se lève pour défendre les Juifs contre les Gentils lorsque le mot juste lui est murmuré à l'oreille par le grand rabbin Löw, son créateur :

Mais le nom grâce auquel on pouvait lui faire prendre vie lorsqu'en surgissait le besoin, ce nom a disparu. Et les toiles d'araignée s'épaississent, nul n'a le droit de le toucher. Qu'allons-nous faire² ?

David Peretz était un Juif traditionnel et un homme pieux, semblable à ceux que moquait gentiment I. L. Peretz dans nombre de ses histoires contant la vie dans le *shtetl*. C'était *un homme charitable, un juste, un hassid*, selon le texte de *L'Arbre* [FP 58, 3, 4 v°]. Lorsqu'elle brossa le contexte familial à son neveu en 1967, Esther s'attarda assez longuement sur ce qu'était le hassidisme : un culte de la joie par la prière et le chant, une branche du judaïsme orthodoxe marquée de ferveur religieuse et d'un désir d'élévation spirituelle à travers une observance stricte de la loi.

David Peretz avait un poste de petit fonctionnaire à Lubartów et il se maria en 1895. Son épouse, Sura Rojza Walersztejn, était petite, brune, dynamique, et avait à peine seize ans. Elle devint mère de famille dans l'année. Rojza ne partageait pas les opinions de son mari et ne tarda pas à faire bouillir la marmite familiale en se lançant dans le négoce du bois avec les entrepreneurs locaux. David passait beaucoup de temps dans les lieux de prière, mais il n'était pas autorisé à introduire sa piété au foyer : les rites juifs n'étaient pas observés par Rojza, d'après ce qu'Esther devait raconter plus tard de sa vie familiale en Pologne. Si l'on en croit quelques mots griffonnés en marge du nom de Rojza dans les notes de Perec, sa grand-mère allait jusqu'à refuser de faire l'aumône aux pauvres. Dans le monde où vivaient David et Rojza, cette attitude était exceptionnelle. Pour les Juifs orthodoxes, pour ne pas parler des *hassidim*, refuser de faire l'aumône, c'est presque refuser d'être juif.

1. Georges Perec, « Questions-réponses », *Action poétique*, n° 81, mai 1980, p. 39.

2. Isaak Leib Peretz, « The Golem », trad. Irving Howe, dans E. Litvinoff (éd.), *The Penguin Book of Jewish Short Stories*, Londres, Penguin Books, 1979, p. 16.

La révolte de la Pologne en 1905 fut le premier bouleversement que les Peretz eurent à subir. Pendant les troubles, les troupes russes abandonnèrent Lubartów aux Polonais, David fut radié de son poste de fonctionnaire et faillit être fusillé ; le négoce de bois, quant à lui, s'arrêta net. David et Rojza avaient déjà deux enfants, Chaja Esther, qui avait neuf ans, et Lejzor, né en 1904 ; la famille fit donc son baluchon et prit à pied la route de Puławy, une jolie petite ville fortifiée, avec une université et une école d'agriculture, à une distance de cinquante kilomètres. C'était aussi une ville de garnison russe, offrant aux Juifs une protection contre les représailles polonaises. Les Peretz s'installèrent dans une maison en bordure de l'agglomération. Ils avaient une cour, un poulailler et un jardin plein de fleurs. Dans le souvenir d'Esther, les années à Puławy, où elle vécut de neuf à dix-huit ans, restèrent les plus heureuses de sa vie. Rojza s'adapta au changement de situation et ouvrit une pension de famille. Quant à David, il retourna à ses prières.

Un troisième enfant naquit en 1909, alors que la famille se trouvait toujours à Puławy. Les documents officiels qui subsistent concernant Icek Judko, le père de Georges Perec, donnent Lubartów et non Puławy comme lieu de naissance. Il est possible que Rojza soit retournée dans sa famille pour accoucher, ou bien qu'Icek Peretz soit bien né à Puławy, mais qu'on ait inscrit Lubartów sur l'acte de naissance parce que la famille considérait Lubartów comme son véritable lieu d'origine. Combien de temps le père de David, Menachem, vécut-il encore dans la grande maison en forme de U ? Combien de temps cette vaste bâtisse demeura-t-elle debout ? Lorsque Perec visita la ville en 1981, il n'en restait aucune trace. Mais il apprit avec un certain plaisir que les armes de la ville natale de ses ancêtres représentaient deux lions assis de chaque côté d'un arbre¹.

Chaja Esther avait treize ans à la naissance de son petit frère. On dit que c'est surtout elle, plus que sa mère, qui l'éleva, Rojza étant très occupée par la pension qui constituait la seule source de revenus de la famille. Esther devait aussi jouer un rôle déterminant dans la vie de Georges Perec, mais son influence sur lui commença indirectement beaucoup plus tôt, à Puławy, pendant ces années où elle participa à l'éducation de son père.

Comme sa mère, Esther était une brune aux yeux noirs, d'une beauté remarquable. Comme elle aussi, elle débordait d'énergie et du désir de réussir. Elle n'hérita pas de l'esprit soumis de son père et ne chercha jamais à imiter sa piété. Son ambition de jeune fille était

1. Lettre à Ela Bienenfeld, de Varsovie, février 1981 (LL : Box 5).

d'accéder à un bon niveau d'instruction, de devenir institutrice et de se faire une place dans la société. Elle aurait aussi aimé apprendre à jouer d'un instrument de musique. Sans doute raconta-t-elle à son neveu Georges (bien qu'il n'y en ait aucune trace dans les notes correspondant aux entretiens de 1967) qu'elle fit la grève de la faim pour obtenir de son père l'autorisation d'aller au lycée à Puławy [FP 116, 5 ; publié par Philippe Lejeune dans *CGP* 2, 168]. Elle fit de brillantes études et, à l'été 1914, elle était sur le point d'entrer en terminale et de passer l'équivalent d'un baccalauréat russe lorsque Gavrilo Princip tira sur l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo et plongea l'Europe dans la guerre. Les troupes autrichiennes se rassemblèrent en Galicie et menacèrent le flanc occidental de l'armée russe en Pologne orientale. Puławy était une ville de garnison fortifiée et traversée par un fleuve : un site de bataille tout désigné. La population civile fut évacuée, et une nouvelle fois les Peretz durent entasser matelas, casseroles et linge dans une voiture à cheval et se mettre en route pour la ville la plus proche, Lublin. Ils y avaient de la famille, qui les hébergea. Ils habitèrent la rue Kowalska, près de la synagogue. Rojza ouvrit une épicerie sur le même trottoir. Pour la première fois depuis plusieurs générations, les Peretz de Lubartów vivaient dans un ghetto [FP 58, 3+].

Au début de 1915, Lublin fut prise par l'armée autrichienne. Suivirent trois années sous l'autorité relativement douce des Habsbourg. Les Autrichiens étaient plus riches que les Russes et se montrèrent plus libéraux vis-à-vis de la Pologne ; Esther gardait de ces années, en fait ses premières années de vie citadine, un souvenir euphorique. Pourtant, l'occupation autrichienne eut pour elle une fâcheuse conséquence. Les Habsbourg avaient conclu une alliance avec les légions polonaises levées en Galicie par Piłsudski et s'étaient vaguement engagés à installer une Pologne indépendante après la guerre. Par ailleurs, les Autrichiens n'avaient jamais cherché à imposer l'allemand comme langue commune dans leur empire, de sorte que le polonais devint la langue de l'administration, de l'éducation et des examens scolaires dans Lublin occupée. Esther se trouva donc dans l'obligation de redoubler une année de lycée et de passer ses examens en polonais, langue qu'elle avait apprise enfant grâce à des cours particuliers, mais qui n'était ni sa langue maternelle (on parlait yiddish à la maison), ni sa langue de culture (elle avait appris à lire en russe). Elle obtint néanmoins son diplôme et put commencer une carrière d'institutrice.

Esther apprit à lire et à écrire à de jeunes enfants dans une école clandestine, qui se trouvait dans un grenier, mais on ne sait pas si

l'enseignement s'y faisait en yiddish ou en polonais. Elle travailla aussi dans une école organisée par le Bund ; peut-être s'agissait-il en fait de la même. Le Bund était un mouvement ouvrier juif très actif en Russie, en Pologne et dans les États baltes, qui luttait pour une société socialiste dans laquelle les Juifs seraient émancipés sans être assimilés. Esther rêvait d'obtenir un poste d'institutrice titulaire dans l'enseignement public, et le Bund donnait une expression politique à ses rêves personnels. En Russie, le mouvement fut liquidé par Lénine en octobre 1917 ; en Pologne, il poursuivit ses activités tout au long des années 1920.

Le deuxième enfant des Peretz, Lejzor, était intelligent et particulièrement doué en mathématiques. L'une des premières lois édictées par le gouvernement provisoire de la République polonaise, dont l'indépendance fut proclamée le 7 novembre 1918, à Lublin précisément, fut d'interdire les lycées aux Juifs. Il devint également illégal, pour un Juif, de se promener dans les jardins publics [FP 58, 3+]. Lejzor fut pris dans des bagarres et, comme bien des jeunes Juifs, il se fit rosser. C'est peut-être après un épisode de ce type qu'il décida qu'il en avait assez d'être un citoyen de seconde catégorie. Il n'osa pas parler de son projet à ses parents, car son père était antisioniste et sa sœur aînée, socialiste du Bund, ne l'était pas moins. C'est donc sans un adieu qu'il partit avec une demi-douzaine de camarades guère plus âgés que lui, de nuit et à pied, pour Varsovie. De là, avec l'aide des réseaux sionistes, il gagna Vienne, en passant par Prague. Le voyage dura plusieurs mois. À Vienne, où David Bienenfeld l'attendait, il resta une année entière et travailla comme apprenti serrurier afin d'avoir en main un métier avant d'entreprendre l'ultime étape de son voyage vers la Palestine [FP 58, 3+]. Il avait tout juste dix-huit ans quand il y débarqua enfin, en 1922. Il rallia le kibboutz Ein Shemer, près de Hadera, dans la plaine côtière. Il commença sa nouvelle vie comme vigile mais ses dons en mathématiques ne passèrent pas inaperçus. Après avoir contracté la malaria, il fut expédié en Europe pour faire des études d'ingénieur des travaux publics. Il arriva à Paris en 1925, où il retrouva sa sœur, qui avait rejoint la France par un tout autre itinéraire.

Au cours de la dernière année de la Grande Guerre, Esther avait fait la connaissance d'un soldat autrichien stationné à Lublin, qui s'appelait Marc Bienenfeld. Ce dernier était originaire de la Galicie, ce qui faisait de lui, en fait, un Juif polonais, comme les Peretz. Le frère de Marc, David, dont l'unité était postée dans la partie la plus méridionale de l'Empire austro-hongrois, vint en visite à l'occasion d'une permission d'un mois. Les Bienenfeld étaient des Juifs pauvres, mais en Galicie autrichienne il n'était pas impossible d'acquérir une éducation, même

lorsqu'on était juif et pauvre. David avait fait ses études primaires et secondaires en polonais et en allemand, et il était entré à la faculté de médecine de l'université de Vienne avant la déclaration de la guerre. Il faisait son service militaire comme auxiliaire médical et, aux yeux d'Esther, il avait fière allure à cheval. Après leurs premières rencontres à Lublin, David écrivit des cartes postales en polonais à son institutrice chérie (il ne parlait pas russe et n'utilisait pas le yiddish, mais il le comprenait sans doute) et il lui envoya aussi des livres sur la méthode Montessori pour l'enseignement aux jeunes enfants¹. À la fin de la guerre, il reprit ses études de médecine à l'université de Vienne². Au début, il n'osait pas aller voir Esther à Lublin, de peur d'être de nouveau enrôlé dans l'armée – l'armée polonaise, cette fois-ci, engagée dans une « petite » guerre avec la Russie pour le contrôle de l'Ukraine occidentale. Esther lui envoya de l'argent pour lui permettre de poursuivre ses études.

David Bienenfeld et Chaja Esther Peretz (désormais orthographié *Perec* en Pologne indépendante) se marièrent à Lublin en 1919. David repartit pour Vienne, tandis qu'Esther restait en Pologne. Pendant les congés scolaires, elle rejoignait son mari et travaillait comme serveuse afin de l'aider dans ses dernières années d'études. Ils eurent leur premier enfant en 1921 et l'appelèrent Bianca. Le prénom est inhabituel pour la fille de Juifs polonais. Il s'agit peut-être d'une mauvaise transcription du nom *Branca* ; une autre explication, consignée par Perec dans ses notes pour *L'Arbre*, avance que David Bienenfeld avait des cousins en Italie et souhaitait donner un prénom italien à leur premier enfant [FP 69, 6, 29]. Mais quelle que soit la vraie origine de ce nom italien, *Bianca* annonce la volonté de ses deux parents de faire un pas décisif vers l'Occident. Peut-être auraient-ils fait leur vie comme Juifs assimilés en Pologne ou en Autriche, si cette possibilité avait existé. Mais lorsque David Bienenfeld termina enfin ses études de médecine, en 1922, il trouva la voie barrée. Le gouvernement polonais avait pris un décret rendant l'exercice de la médecine illégal pour les Juifs. Dans la mesure où, en Autriche, il était considéré comme polonais, David fut contraint de signer un engagement à ne pas exercer afin de pouvoir tout de même obtenir son diplôme.

1. Les lettres de David Bienenfeld à Esther sont conservées dans FP 48. La tante de Georges Perec a dû les conserver pendant un demi-siècle avant de les donner à Georges Perec en vue de la préparation de *L'Arbre*.

2. Selon Ela Bienenfeld, son père aurait en fait déserté avant la fin des hostilités. Voir *CGP* 7, p. 91.

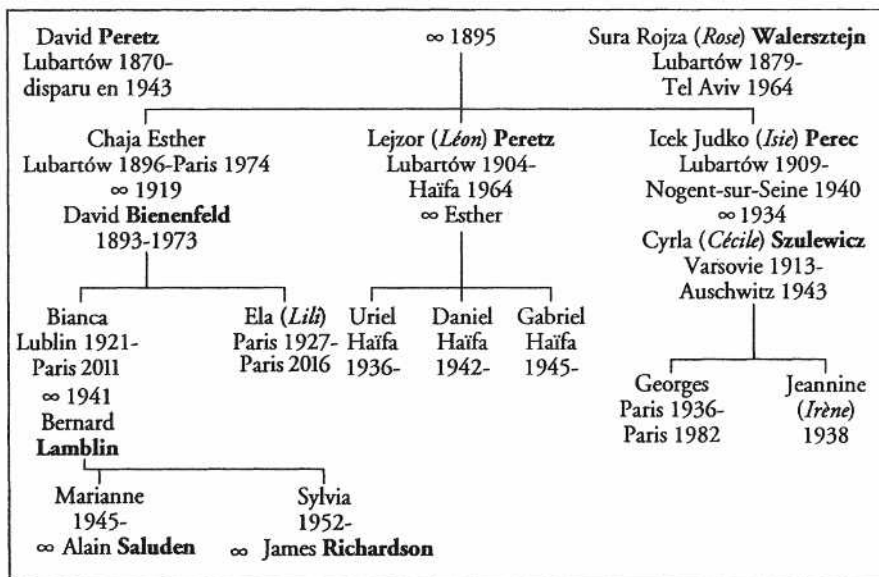
Tout le reste de la vie de David Bienenfeld, qui pendant dix ans et plus devait être le tuteur et remplir en fait le rôle de père de Georges Perec, doit être vu à la lumière de ce coup du destin. Il avait vingt-neuf ans, et à cause de la guerre il avait attendu près de dix ans pour passer son diplôme. Il aurait pu exercer la médecine en Palestine, mais cela aurait exigé de lui une adhésion au sionisme et à la dure vie des pionniers, ce qui ne le tentait guère [FP 58, 2, 4]. Il aurait pu s'établir comme médecin en Argentine ou en Amérique, mais il n'avait pas de parents dans le Nouveau Monde à cette époque. Par contre, il avait reçu plusieurs visites et courriers pressants d'un lointain cousin de Paris, lui offrant une formation et de bonnes perspectives de carrière. Il ne s'agissait pas d'une carrière médicale, mais David avait une femme et une petite fille à nourrir. Il assuma ses responsabilités familiales et renonça à la profession pour laquelle il avait consenti tant d'efforts.

Le frère de David, Marc, était déjà parti depuis deux ans, et il voulait maintenant que sa femme et leur petit garçon viennent le rejoindre à Paris. Ils furent donc cinq Bienenfeld à passer trois jours et trois nuits dans les wagons de troisième classe qui les menèrent de Lublin à Varsovie, puis à Vienne, Munich, Strasbourg et enfin Paris : David, Esther et Bianca, Ada, la femme de Marc, et leur bébé Nehemias, dit Nicha. En ces temps-là, c'est par milliers que les Juifs quittaient des villes comme Lublin. La plupart n'avaient ni argent ni instruction. Les Bienenfeld ne comptaient pas parmi les plus défavorisés ; au moins savaient-ils où ils allaient ; ils avaient aussi un métier et des parents qui les attendaient. Mais c'était tout de même un terrible déracinement. Aucun d'eux ne devait jamais revoir la Pologne.

Esther raconta plus tard qu'elle avait laissé sa « vie juive » derrière elle à la gare de Lublin, « comme une valise fermée » [FP 58, 11+] et qu'elle avait oublié tout son polonais à l'instant où elle avait posé le pied sur le quai de la gare de l'Est. La transition était énorme : peut-être fallait-il couper les liens d'un seul coup pour qu'elle fût possible. Mais arrivée à la fin de sa vie, elle devait avouer à Georges Perec que tout cela avait été trop dur : « du ghetto vers la lumière – une génération trop courte », dit-elle, selon les notes télégraphiques de l'écrivain [FP 69, 6, 26 r°].

En l'espace de quelques années, toute la famille Peretz quitta la Pologne, et tous les frères et sœurs de David Bienenfeld se retrouvèrent à Paris. Les familles Peretz et Bienenfeld firent partie d'un mouvement général vers l'Occident qui allait produire dans une seule génération de nombreux citoyens américains, britanniques, argentins, israéliens et français.

LES MIGRANTS



3. Arbre généalogique des Peretz.

Le Grand Jacques

Lorsqu'il se rendit en Australie en août 1981, Georges Perec fit une escale d'un jour et d'une nuit à Bahreïn. Il espérait combler ainsi une lacune dans les recherches qu'il effectuait pour *L'Arbre*¹. Perec ne cessa jamais de profiter de ses voyages à l'étranger pour chercher des informations sur l'histoire de sa parentèle dispersée aux quatre coins de la planète. En arrivant à Bahreïn, il trouva une étuve, ce qui n'avait rien d'étonnant. Mais il s'agissait en outre d'un vendredi. Il ne vit donc que l'aéroport et l'hôtel Hilton : tout le reste était fermé².

Pourquoi Bahreïn ? Avant de devenir riche grâce au pétrole, l'île avait longtemps été spécialisée dans le marché des perles fines pêchées dans les eaux chaudes et limpides du Golfe, et c'est pour travailler dans le négoce de la perle que Marc d'abord, puis David Bienenfeld quittèrent Lublin et Vienne pour Paris. Marc devint acheteur de perles fines en Amérique du Sud et fit de longs séjours au Venezuela. David fut en charge du Golfe, ce qui l'amena souvent à Bahreïn. Les deux frères travaillaient pour un de leurs cousins, le fondateur de la fortune des Bienenfeld, un flibustier des affaires que tout le monde appelait « le Grand Jacques ».

L'histoire de Jacques Bienenfeld sort de l'ordinaire. Né juif et pauvre à Kałusz, en Galicie orientale (aujourd'hui Kalouch, en Ukraine), il prit la route de l'Ouest à l'âge de quatorze ans. Il arriva à Paris aux alentours de 1890, sans un sou, sans instruction et sans connaître un mot de français. Mais il était robuste, intelligent et résolu³. Il commença

1. Jean-Michel Raynaud (*Pour un Perec lettré, chiffré, op. cit.*, p. 113) parle d'un séjour de huit jours, mais il se trompe.

2. Lettre à Catherine Binet, de Sydney, 30 août 1981.

3. Il avait peut-être aussi de la famille déjà installée à Paris. En 1891, un Bienenfeld écrivit à Arthur Rimbaud en proposant d'envoyer une caravane à la rencontre du poète-trafiquant d'armes au Harar, en Abyssinie. Voir Arthur Rimbaud, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 553 et 787. Ces références

par acheter et vendre des bijoux d'occasion – opérant peut-être même au départ sur le trottoir. Il se débrouilla fort bien et ne tarda pas à ouvrir une boutique dans le IX^e arrondissement, dans le quartier des affaires. Son premier gros coup aurait été d'acheter à crédit les bijoux de la couronne d'un roi africain et de les revendre comptant. Jacques se spécialisa progressivement dans la perle fine, renonçant au commerce de détail pour les bénéfices plus substantiels et les risques plus importants du négoce en gros. Il consulta des spécialistes en biologie et écologie de l'huître, au point de devenir lui-même un expert. Son affaire se développa, et il occupa bientôt les cinquième, sixième et septième étages du 62 rue La Fayette. Il possédait en fait tout un ensemble de maisons couvrant la rue Cadet, la rue La Fayette et la rue du Faubourg-Montmartre. C'était le modèle du self-made man¹.

Jacques Bienenfeld était probablement millionnaire avant la Première Guerre mondiale, pendant laquelle il fut emprisonné brièvement comme citoyen autrichien. Jacques n'obtint la nationalité française qu'en 1922. À part les ennuis qu'elle lui occasionna, la guerre fut également pour lui une source de gros bénéfices, car, en période de troubles, les petits objets précieux que sont par exemple les perles fines – faciles à transporter, à cacher et à reconnaître – prennent beaucoup plus de valeur que les avoirs plus encombrants et le papier-monnaie, toutes devises confondues. Dans le même temps, le cours de l'histoire contraignit bien des familles riches à se séparer de leurs bijoux. Jacques Bienenfeld acheta ainsi quelques fabuleux objets aux Habsbourg déchus ; l'une de ses anciennes employées, Jacqueline Benoit-Lévy, garda le souvenir d'un manche de parapluie incrusté de pierres précieuses ; et Jacques offrit un jour à Esther un bracelet ayant appartenu à la reine Zita de Hongrie. Il est possible que ces bonnes affaires de la guerre aient fait de l'homme déjà riche qu'était Jacques Bienenfeld le détenteur d'une fortune colossale. Dans l'immédiat après-guerre, il retourna en Europe de l'Est pour y rechercher ses racines et les transplanter à l'Ouest. Il voulait que tous les membres (mâles) de sa famille travaillent pour lui. Il voulait en fait que son entreprise reste la Maison Bienenfeld, quel que soit son développement à venir.

Le commerce de la perle fine requiert des compétences particulières et un certain courage. Les perles naturelles se forment dans des huîtres

ont été relevées par Perec, FP 58, 41 v^o. Le rapport entre ce Bienenfeld et le Grand Jacques n'est pas établi.

1. Voir Bianca Lamblin, *Mémoires d'une jeune fille dérangée*, Paris, Balland, 1993, p. 16-17, 30 ; et Ela Bienenfeld, *CGP* 7, p. 92.

en eaux chaudes, et on les trouve en quantités exploitables dans divers coins du monde tropical et subtropical, depuis le golfe Persique jusqu'à la côte vénézuélienne, depuis le sud du Japon jusqu'à Palawan, aux Philippines¹.

La valeur d'une perle brute n'est pas facile à estimer. Les perles sont constituées de fines couches concentriques, telles des pelures d'oignon. Chacune de ces couches de nacre doit sa couleur à l'environnement présent pendant sa lente formation, à la température de l'eau et aux aliments ingérés par le mollusque. La perle à maturité tient son orient particulier de la superposition de couches de différentes nuances. La couche extérieure peut ne pas être la plus belle et cacher une beauté qui se laisse deviner seulement par l'intuition ajoutée à une longue expérience. Celui qui achète des perles sur place, sur un marché arabe ou vénézuélien, fait un premier pari en négociant avec le pêcheur, ou plus souvent avec un intermédiaire. À Paris, celui qui va en faire le commerce procède à un second coup de poker en décidant de peler ou non la perle. Bien que rare, cette opération représente le sommet de l'art en matière de perle fine. Dans la mesure où une perle ne peut pas davantage être rendue à son état d'origine qu'un oignon pelé, cette décision représente un véritable risque. En ôtant juste le nombre approprié de couches, l'expert peut multiplier par cent la valeur d'un objet originellement terne et à peine vendable. Mais en pelant à mauvais escient, ou trop, il peut aussi obtenir l'effet inverse, irrémédiable.

Pelée ou non, une perle fine doit être polie, puis, le plus souvent, percée afin de pouvoir être enfilée sur un collier. La pesée, le tri par taille et par couleur, le polissage, le perçage, l'évaluation et l'enfilage sont autant de tâches spécialisées effectuées par des personnes différentes, dont la formation constitue à elle seule un investissement à long terme. Le polissage et le perçage manuels, en particulier, n'allaient pas sans dégâts occasionnels. Le Grand Jacques prit l'avis d'experts et inventa des machines électriques pour polir et percer. Il fit construire en Suisse ces superbes instruments de précision, exécutés en bois et en cuivre, qui restèrent l'équipement de base du métier durant plusieurs décennies [FP 58, 4+].

Lors de sa campagne de recrutement familial, en 1918-1919, Jacques retrouva d'abord la trace de Marc Bienefeld, qui accepta avec joie la perspective d'une carrière et d'une vie nouvelles à l'Ouest. Dans sa ville natale, Jacques tomba ensuite sur un cousin encore adolescent et qui

1. Les informations sur le métier de la perle fine sont prises dans Simon Lieberman, *Pearls, People and Places*, tapuscrit inédit, consulté chez Mme Bianca Lamblin.

portait un autre nom, Lieberman, mais il l'invita cependant à venir se former au commerce de la perle. Simon Lieberman s'en sortit bien. Il avait l'œil, une tête solide et le don des langues. Dix ans plus tard, Jacques le chargea de créer une filiale à New York, où Simon s'installa ; au bout de quelques années, devenu citoyen américain, il fonda sa propre maison, spécialisée dans la perle de culture japonaise. Une fois retiré des affaires, Simon Lieberman écrivit ses Mémoires. Un soir, en 1979, il montra le manuscrit à un écrivain français de passage, qui était en même temps un vague parent et un vieil ami. Georges Perec fut, ce soir-là, aux anges ; il passa une nuit blanche au Abbey Victoria Hotel à lire les explications que Simon donnait de ses origines familiales, qui étaient forcément celles d'une branche de sa propre famille à lui, Perec. Il lui faudrait en inclure une bonne partie dans *L'Arbre*, écrivit-il à sa compagne, Catherine Binet, *ce livre que j'espère enfin commencer à finir un jour à propos de ma famille*. Il avait enfin découvert la façon d'établir son degré de parenté avec Simon Lieberman :

Alors que David Bienenfeld (le père de Lili) est le petit-fils du frère du père de Jacques Bienenfeld le marchand de perles, Simon Lieberman est le petit-fils de la sœur de la mère de Jacques Bienenfeld le marchand de perles. La sœur de la grand-mère de Simon a épousé le frère du grand-père du mari de la sœur de mon père¹.



Pour maints Polonais, la France représentait davantage qu'un pays étranger. Elle joua en effet un rôle particulier dans l'histoire de la Pologne : l'insurrection écrasée à Varsovie en 1831 avait été directement inspirée par les « Trois Glorieuses » et Paris devint rapidement un lieu d'exil pour les Polonais en tout genre : opposants politiques, aristocrates déchus, artistes révolutionnaires, Juifs. La communauté polonaise de France était déjà nombreuse et en expansion permanente au début des années 1920 lorsque la jeune république de l'Est tenta de résoudre ses problèmes de chômage en exportant sa main-d'œuvre vers la vieille république qui venait de perdre ses forces vives dans les tranchées de la Première Guerre mondiale². Pour l'imaginaire de l'Europe centrale, la France resplendissait comme un flambeau d'espoir,

1. Lettre à Catherine Binet, 18 mai 1979.

2. Voir Janine Ponty, *Polonais méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988.

une terre de prospérité ; contrairement à l'Amérique, elle était aussi la mère de toutes les révolutions. Ainsi la décision prise par David et Esther de partir pour Paris s'explique-t-elle de plusieurs façons. Certes, ils furent des réfugiés fuyant l'antisémitisme de la Pologne, doublés de représentants de l'émigration économique, mais leur départ pour la France n'alla pas sans une part d'idéalisme. Ils espéraient se faire une place dans un monde *meilleur* où le fait d'être juifs ne les empêcherait pas de devenir citoyens à part entière.

Le Grand Jacques Bienenfeld pouvait se montrer généreux de façon sporadique, mais il ne transforma pas la vie de ses parents et alliés en tapis de roses dès leur arrivée. Il paya les cours de français de l'école Berlitz à David et Esther (qui apprirent tous les deux vite et bien) ; puis il prit David en apprentissage et lui versa un salaire d'apprenti. David et Esther trouvèrent un appartement mansardé au sixième étage d'un immeuble sans ascenseur de la rue Michel-Ange, dans le XVI^e arrondissement, où ils emménagèrent avec Marc, Ada et Nicha. L'endroit était minuscule. Chaque ménage disposait d'une pièce, et la cuisine était partagée, Esther et Ada assurant un roulement hebdomadaire pour les courses et la préparation des repas. Mais il y avait quand même une salle de bains, et ils se dirent que c'était toujours mieux que ce qu'ils auraient eu en Pologne. Plus tard, les Bienenfeld emménagèrent dans leur propre appartement, près de la gare de l'Est, puis ils déménagèrent encore pour aller rue Lamartine, à deux pas des locaux de la rue La Fayette, que tout le monde appelait « le bureau ». C'est seulement à la toute fin des années 1920 que David et Esther s'installèrent dans l'Ouest parisien lorsqu'ils louèrent un pavillon à Suresnes, juste en face de l'immense maison où leur cousin Jacques vivait dans la splendeur.

À combien se montait la fortune du président et fondateur de la Société anonyme Jacques Bienenfeld ? Ses employés murmuraient le chiffre de 500 millions de francs, mais leur évaluation ne tenait probablement pas compte de l'endettement de l'entreprise. Celle-ci, désignée par le sigle JBSA, finançait ses opérations par des prêts bancaires assurés sur les lots de perles achetés. Tant que le marché continua de grimper, ce qu'il fit effectivement pendant toute la décennie qui suivit la guerre, l'arrangement fut bénéfique aux deux parties, et Jacques vécut à la hauteur de ses moyens. Il fit venir des peintres et artisans italiens pour refaire la décoration de son château de Suresnes, une demeure où il entretenait un personnel comprenant cuisinière, femme de chambre, majordome, trois jardiniers, et un chauffeur qui le conduisait chaque matin au bureau dans une superbe Unic.

Jacques s'était marié et avait divorcé avant le début de la Première Guerre. En 1922, il se remaria. Son épouse, Germaine Franck, issue d'une grande famille juive française originaire d'Alsace, lui donna un fils. Grâce à elle, Jacques acquit une parenté française vieille de plusieurs générations, et un neveu, Robert Franck. Celui-ci devint journaliste, d'abord à *L'Express*, puis, à partir de 1972, au *Point*. Et ce fut ce neveu du Grand Jacques qui aida Georges Perec à réaliser l'une de ses ambitions les plus chères : devenir titulaire de la rubrique mots croisés d'un hebdomadaire, et rivaliser ainsi avec le grand Robert Scipion.

Jacques Bienefeld était un homme corpulent, dont la légende dit volontiers qu'il ressemblait à Orson Welles et qu'il vivait comme Citizen Kane. C'était un brillant causeur, une personnalité extravertie et un financier fonctionnant davantage à l'intuition qu'à la logique. Il avait construit sa fortune en partant de zéro et n'avait pu éviter les travers de tous les bâtisseurs d'empire : il était mégalomane, coléreux, cyclothymique, autoritaire et brusque avec ses collaborateurs. Dans les années 1920, il régnait sur une soixantaine d'employés au 62, rue La Fayette, et il les terrifiait tous.

Jacques était gros, David était mince. Jacques était un autodidacte, David avait fait des études. Jacques aimait le risque, David était prudent par nature. Si Jacques était un personnage sorti d'un roman de Balzac, David était un homme plus adapté au xx^e siècle, ce temps des comptables et des banquiers – qui n'allaient d'ailleurs pas tarder à prendre le contrôle d'une bonne partie de sa vie.

David Bienefeld passa ses premières années dans le métier à s'habituer à reconnaître les différents types et qualités de perles, à les peser selon des procédures d'une rare complication, à voir leur beauté cachée sous les strates visibles et à évaluer le prix de la marchandise. De même qu'après leur période d'apprentissage Simon Lieberman avait été dépêché à Massaoua et Marc au Venezuela, David fut envoyé à Bahreïn comme acheteur de la JBSA. Le voyage durait trois semaines, et une fois arrivé, il devait passer plusieurs mois dans cet avant-poste désertique de l'Empire britannique. L'achat de perles se présentait comme un marchandage sans parole, d'une infinie lenteur, avec des intermédiaires arabes qui offraient le thé à l'aimable Européen mais se gardaient bien d'énoncer leurs prix verbalement, préférant utiliser, pour communiquer, l'antique code oriental qui consiste à serrer différents doigts lors de la poignée de main qui scelle la fin de la rencontre.

Vie étrange et vacante, assurément, que cette longue attente, dans un climat tropical et en un lieu virtuellement dépourvu de distractions, du télégramme en provenance de Paris ou de la prochaine négociation

oblique avec l'émissaire des pêcheurs de perles. Plus de trente ans plus tard, le neveu de David, Georges Perec, échoua dans un endroit assez semblable sur la côte tunisienne. Entre les murs de béton d'un appartement trop grand et presque vide – qui n'était pas sans ressembler à celui où il fait vivre Jérôme et Sylvie dans la seconde partie des *Choses* –, Perec songea à un roman, dont il écrivit peut-être une première ébauche, un livre mettant en scène un marchand de perles en poste dans un lieu exotique, où il essaie, à trois reprises, de conter l'histoire de sa vie. Ce roman, qui devait avoir pour cadre Palawan, s'il fut jamais mené à terme, est aujourd'hui perdu, mais il nous reste une longue lettre le décrivant en détail [CJL 644]. Il avait pour titre *J'avance masqué*, traduction de la devise de Descartes *Larvatus prodeo*. Perec ne reconnut jamais de façon explicite l'importance du rôle que joua David dans sa vie (à peine cite-t-il son nom dans *W ou le souvenir d'enfance*), mais ce projet de *J'avance masqué* permet de penser qu'il fit au moins une tentative pour imaginer ce qu'avait pu être la vie de son oncle.

En 1927, un nouveau Code de nationalité fut institué en France. Il était désormais possible de devenir français par naturalisation après quatre années de résidence, ce qui correspondait à la situation des Bienenfeld. Avant de partir pour Bahreïn, David déposa donc un dossier pour lui, pour Esther et pour Bianca. Il fit envoyer plusieurs documents de Pologne et en confia la traduction officielle au cabinet juridique de Victor Borten. Sa demande reçut une réponse favorable. À son retour de Bahreïn, en 1928, les Bienenfeld n'étaient plus des étrangers, mais bel et bien des Français.

Pendant l'absence de David, en octobre 1927, Esther donna naissance à leur deuxième enfant, une fille. Ela fut la première de la famille à naître en Europe de l'Ouest¹, et elle eut la nationalité française par le droit du sol.

Avant la naissance d'Ela, Esther souffrit d'une pleurésie. Jacques l'envoya en consultation chez un grand pneumologue, qui recommanda une convalescence à la montagne. Jacques paya le séjour d'Esther dans un sanatorium de Leysin, dans les Alpes suisses. Les filles furent confiées aux soins d'une nurse, à Paris d'abord, puis dans une pension de famille en Suisse. La convalescence d'Esther dura près de deux ans et la famille ne fut définitivement réunie qu'en 1929, dans le pavillon loué à Suresnes.

Pendant son long séjour à Bahreïn pour acheter des perles, David Bienenfeld ne fut guère impressionné par la qualité de la récolte mise

1. À l'exception de son cousin Paul, le second fils d'Ada, né en 1926.

sur le marché cette saison-là. Il aurait préféré acheter peu et ne manifestait guère d'enthousiasme à exécuter les instructions du Grand Jacques, qui lui enjoignait d'acheter un maximum de marchandise. Il savait qu'était en train de se tramer une opération de grande envergure. Jacques s'était lourdement endetté afin de mettre la main sur une part suffisante de la production mondiale de perles brutes pour lui permettre de pénétrer et de dominer le marché des marchés : les États-Unis. Il avait envoyé Simon Lieberman à New York pour y ouvrir une succursale de la JBSA. Le rôle de David, dans la manœuvre, consistait à rapporter assez de marchandise pour assurer l'approvisionnement de Simon. Les négociations avec les Arabes se firent à propos plus que feutrés, mais les ordres de Jacques arrivaient toujours par télégramme : DU COURAGE QUE DIABLE ACHÈTE ACHÈTE ACHÈTE ou bien BOURRIQUE CRÉTIN IDIOT IMBÉCILE ou encore APRÈS RÉFLEXION ESTIME QUE TU AS AGI SAGEMENT STOP VERSE-TOI INDEMNITÉ SPÉCIALE DE \$2 000 EN COMPENSATION DES INSULTES.

David ne pouvait guère qu'exécuter les ordres du patron. Il acheta tout le stock de son interlocuteur à Bahreïn, Ali Reza, et revint à Paris avec plus de quatre millions de dollars de perles brutes, dont la plupart se révélèrent moyennement adaptées au marché américain, comme il l'avait craint. Le temps que la marchandise soit prête à être expédiée (triée, évaluée, polie, percée et étiquetée), le krach de Wall Street avait emporté dans sa chute les fortunes de ceux qui auraient pu s'offrir les objets précieux que les Bienenfeld avaient à leur vendre. CONFIDENTIEL CHUTE DU COURS DE LA PERLE VENDS TOUT CE QUE TU PEUX SEULEMENT CASH OU CONTRE GARANTIES SOLIDES, télégraphia Jacques à Simon, qui était déjà au courant. La fin arriva en 1933. La légendaire fortune de Jacques sombra entre un stock de perles dont le prix ne cessait de chuter, et les intérêts chaque jour plus élevés dus aux banques qui avaient financé son coup de poker pour contrôler le marché. Jacques Bienenfeld mourut en décembre de la même année, au plus profond de la Grande Dépression américaine, et quelques minutes, dit-on, après l'arrivée dans la vaste demeure de Suresnes d'une délégation de banquiers, qui venaient exiger sa démission de la présidence de la JBSA. « Une mort qui arriva à point nommé, écrivait Simon Lieberman. Jacques n'aurait pas survécu à sa disgrâce. »

David Bienenfeld dirigea la société de 1933 jusqu'à sa mort en 1973. Sa gestion fut très différente de celle de Jacques, parce que lui-même était un homme très différent et aussi parce que le stock appartenait désormais aux banques dont la société restait débitrice. David abandonna une partie de l'immeuble de la rue La Fayette et continua le

négoce à une échelle nettement plus réduite et pour le compte effectif de ses créanciers. C'est son honorabilité, sa complète fiabilité – voire sa rigidité – qui persuadèrent les banquiers de le laisser récupérer les pertes en poursuivant une activité commerciale. David était incontestablement l'homme de la situation, mais cette situation dut sans doute accentuer en lui les traits de caractère qui lui permirent à la longue de sauver sa peau et celle de ses proches. C'étaient des traits de caractère que le jeune Georges Perec devait trouver difficiles à supporter.

Jacques Bienenfeld, le génie des affaires, le roi du négoce de la perle fine, dut sa chute à ce qui avait fait sa fortune : le goût du risque, la propension à parier gros, à aller au-delà de ses limites. Le sort lui avait souvent donné raison, et il avait été généreusement récompensé de son audace. Il se trompa, terriblement, une seule fois. Malgré le désastre qu'il provoqua dans ses affaires pendant les dernières années, il faut admettre – et c'est Georges Perec qui le dit, au début de la partie consacrée aux Bienenfeld, dans *L'Arbre* – que c'est au Grand Jacques Bienenfeld, le roi de la perle, *et à lui seul, que les Bienenfeld* (et par voie de conséquence, Georges Perec également) *doivent d'être actuellement français (ou américains), bourgeois, et vivants* [FP 58, 43 v°].

Ali Reza demeura le partenaire commercial de David, quasiment un ami de la famille, et, après la Seconde Guerre mondiale, il envoya chaque année une caisse de mangues aux Bienenfeld [LX 302]. Un jour, lorsqu'il résidait dans son appartement parisien sur les Champs-Élysées, il invita les Bienenfeld à venir assister au défilé de l'Armistice sur son balcon et offrit au jeune neveu de David, alors âgé de dix ans, son premier aperçu de la vie d'un nanti : *plusieurs femmes entouraient le potentat et le gavaient (et moi aussi) de sucreries et de chocolats* [LX 302].

Izie et Cécile

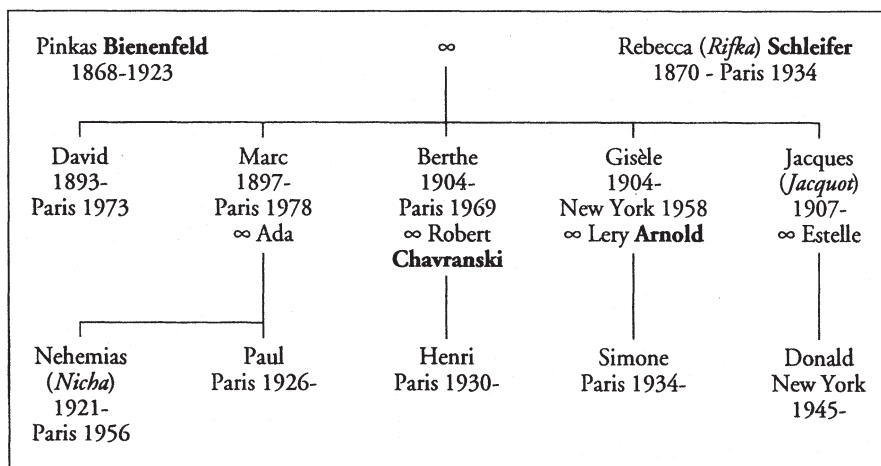
Esther Peretz était l'aînée de trois enfants, David Bienenfeld celui de cinq. S'ils laissèrent derrière eux leur vie de Juifs en quittant Lublin, ils n'abandonnèrent pas pour autant leurs frères, sœurs et parents. En réussissant leur intégration professionnelle et financière en France, ils construisaient en même temps une tête de pont pour l'ensemble de la famille. À part le père de David Bienenfeld, Pinkas, qui mourut en 1923, et le frère d'Esther, Lejzor, qui s'établit en Palestine, tous les parents proches du couple Bienenfeld s'installèrent à Paris avant 1930.

En fait, le premier des parents à suivre David et Esther à Paris fut Lejzor, en permission de son kibboutz. Dès 1925, il passait ses journées à l'École des travaux publics et travaillait la nuit comme gardien (dans un garage, avec un pistolet chargé au ceinturon, selon certains ; au siège de la JBSA, selon d'autres sources). Sa femme Esther (l'*autre* tante Esther de Georges Perec) travaillait dans le sous-sol d'un magasin de gramophones, boulevard Saint-Michel. Sa grande pauvreté n'empêcha pas Lejzor – qui se faisait appeler Léon, nom qu'il garda, au moins dans la famille – de décrocher brillamment son diplôme. Il repartit en Palestine en 1928 ou 1929, se fit embaucher comme ingénieur à la Palestine Road Company (Société routière de la Palestine) et participa à l'assainissement de l'Emeq Hula, une zone marécageuse au nord du lac de Tibériade, en Galilée. Il gravit les échelons jusqu'à devenir directeur général de la société et, après l'indépendance de l'État d'Israël, en 1948, son propriétaire. Il eut trois fils et se fit construire une belle villa sur le mont Carmel, au-dessus de la baie d'Haïfa. C'est là que son neveu, un adolescent français nommé Georges Perec, vint passer ses vacances en camp scout avec son cousin Uriel pour participer à la récolte du tournesol. Georges n'avait aucun goût pour le travail en plein air. Dans le souvenir de ses cousins Dany et Uriel Peretz, il mangea trop de pastèques tout en buvant des litres d'eau, ce qui lui

occasionna de violentes coliques. Georges fut renvoyé à Haïfa pour se remettre avant d'être rapatrié en France. En retrouvant la « civilisation », il déclara que jamais plus il n'irait vivre dans un « pays de boy-scouts¹ ». Il semble bien que cet épisode ait définitivement clos pour lui le chapitre d'Israël.



Au cours des années 1920, les deux sœurs jumelles de David, Berthe et Gisèle, ainsi que son plus jeune frère, Jacques (dit Jacquot, pour éviter la confusion avec le Grand Jacques), s'installèrent à Paris. Jacquot commença une carrière dans la perle, comme l'avait fait David, en travaillant pour la JBSA. Les maris de Berthe et Gisèle se lancèrent aussi dans la joaillerie, mais pas pour le compte de la société Bienenfeld. David les aida à démarrer. La mère de David, Rebecca (Rifka en yiddish), arriva la dernière. Elle vivait seule. Ses petites-filles se souvenaient encore vers 1990 des chandelles qu'elle allumait le vendredi soir. Elle mourut à Paris avant le début de la Seconde Guerre mondiale.



4. Arbre généalogique des Bienenfeld.

La famille d'Esther fit le même parcours, pour les mêmes raisons, et approximativement à la même époque. Son plus jeune frère, Icek, dit

1. Souvenir de Jean Duvignaud, La Rochelle, 1989.

Izie, ou Isie, ou Izzy, vint vers l'âge de dix-huit ans, probablement à la fin de l'année 1927, et ses parents, David et Rojza (que l'on appelait désormais Rose ou grand-mère Rose), arrivèrent en 1929, ou peut-être en 1930¹. Avec leur arrivée, la transplantation des deux clans était achevée. En moins d'une décennie, David et Esther étaient parvenus à créer une nouvelle vie pour eux et pour presque tous leurs proches. Mais tout n'alla pas comme sur des roulettes.

Esther fut dans l'impossibilité de s'occuper de son jeune frère Izie pendant les premières années qu'il passa à Paris, car elle se trouvait alors en Suisse où elle se remettait de sa pleurésie. Elle devait souvent se reprocher de ne pas avoir guidé les premiers pas d'Izie à l'Ouest : car à la différence de la plupart des autres membres du clan, le benjamin des Peretz n'accomplit guère de prodiges.

On sait très peu de choses sur les attitudes, la personnalité ou les expériences du père de Georges Perec. Si l'on en croit ce dernier, qui tenait ses informations surtout et peut-être exclusivement de sa tante Esther, Izie quitta l'école très jeune et fit un apprentissage (qu'il ne finit peut-être pas) chez un chapelier de Varsovie. À Paris, David Bienefeld le fit embaucher dans la joaillerie, mais aucun détail de cet épisode ne nous est parvenu. Quand Esther revint de Leysin, en 1929, Izie avait déjà quitté la profession. Peu de temps après, lorsque ses parents émigrèrent à leur tour et se fixèrent à Belleville, Izie alla vivre avec eux. Apparemment, il avait choisi de reconstituer à Paris la vie qu'il avait connue enfant à Lublin, entre l'humble piété de son père et le dynamisme de sa mère Rose – laquelle se chargea une fois de plus de faire bouillir la marmite en ouvrant une épicerie.

Dans le souvenir de Bianca, Izie était un beau garçon d'une nature heureuse, même désinvolte. Esther raconta à Georges que son père préférait jouer aux cartes ou parier aux courses plutôt que de se battre pour assurer sa sécurité financière. Rien ne permet d'imaginer que l'intelligence lui ait fait défaut : il apprit le français très vite et parvint à évacuer toute trace d'accent, exploit dont fut incapable la très cultivée Esther. Il n'était pas paresseux non plus. Il aidait sa mère à la boutique, c'était lui qui se levait à 4 heures du matin pour aller acheter les produits frais aux Halles avant de partir à son propre travail.

Ma tante [...] me dit un jour que c'était un poète : il faisait l'école buissonnière ; il n'aimait pas porter de cravate ; il se sentait mieux en compagnie de

1. Rose vint aussi en visite en 1925 ou 1926, alors que Léon se trouvait encore à Paris. ⇒ photographie n° 1.

ses copains qu'avec les diamantaires (ce qui ne m'explique pas pourquoi il ne choisissait pas ses copains chez les diamantaires). [Wse 43 ; Pl. I, 678]

Manifestement, on attendait mieux d'Izie. Esther et David Bienefeld furent déçus par son peu d'ambition et de persévérance. Il n'avait pas emprunté le pont pourtant construit pour lui. Une espèce de gaucherie transparait dans le mauvais cliché d'un rassemblement familial, quelque part dans Paris, vraisemblablement au cours de l'hiver 1930 (⇒ photographie n° 5). Debout au fond, et de droite à gauche, on reconnaît David Bienefeld, puis Esther, puis la sœur de David, Berthe, puis Izie. Peut-être est-ce cette photo qui donna à Georges Perec l'idée que son père ressemblait à Franz Kafka. Ce qui est plus sûr, c'est qu'avec ses cheveux frisés, ses oreilles décollées et sa façon de se tenir de guingois, Izie ressemblait à son fils.

Sans doute David Bienefeld finança-t-il, et Esther contribua-t-elle à trouver un logement et un fonds de commerce pour David et Rose. Ils s'installèrent dans un minuscule appartement – une seule pièce, au rez-de-chaussée, peut-être une ancienne loge de concierge – donnant sur la cour du 24, rue Vilin, dans le XX^e arrondissement, au cœur de Belleville. Il n'existe aucun document fiable attestant l'adresse d'Izie avant 1932, mais certainement à partir de cette date, sinon avant, il habita la même maison et vraisemblablement la même pièce que ses parents. Entre-temps, Esther avait quitté Suresnes avec son mari et ses filles pour emménager dans un appartement du boulevard Delessert, dans la partie bourgeoise de Passy.

Belleville, quartier ouvrier de l'Est parisien, fut largement investi dans les années 1920 et 1930 par des immigrés d'Europe centrale qui étaient dans leur grande majorité juifs. Comparable dans ce rôle d'accueil à l'East End de Londres ou au Lower East Side de New York, le quartier de Belleville, avec ses ruelles étroites et pavées serpentant sur la colline abrupte de Ménilmontant, ressemblait plus à Varsovie ou à Łódz que ces grands quartiers juifs du monde anglo-saxon. Les buralistes vendaient des journaux en yiddish, des hommes barbus portant chapeau haut de forme et long pardessus noir discouraient dans cette même langue à chaque coin de rue. C'était une ville yiddishophone à portée de vue de la tour Eiffel qu'on a appelée non sans raison « Shtetl-sur-Seine ».

La grand-mère Rose ouvrit une épicerie à deux pas de la rue Vilin, à l'angle de la rue des Couronnes, de la rue Julien-Lacroix et du passage Julien-Lacroix. Il y avait des tonneaux de concombres et de harengs en saumure sur le trottoir. Ela et Bianca se souvenaient d'être

allées là-bas quand elles étaient petites, et des odeurs des conserves au vinaigre et de la cuisine d'Europe centrale qu'elles y sentaient. Le Belleville des années 1930 devait aussi sentir le surpeuplement et la pauvreté.

La rue Vilin était sans issue pour les voitures : elle se terminait par un escalier raide montant à la rue du Transvaal. Il n'y a pas si longtemps, on avait encore une vue panoramique sur tout Paris depuis cette espèce de promontoire, et l'on distinguait de là le Panthéon, l'Institut et le dôme doré des Invalides¹.

Le déclin du vieux Belleville correspondait à un grand projet urbanistique d'après-guerre. La majeure partie du quartier fut reconstruite et, de la rue où Georges Perec passa les premières années de sa vie, il ne reste plus aujourd'hui que quelques pavés insérés dans une allée qui traverse un jardin en pente. Georges Perec a observé de près l'abandon progressif auquel fut livrée la rue Vilin, car le site faisait partie de l'un des douze « lieux » de Paris qu'il décida de visiter une fois l'an, en liaison avec un projet d'écriture qu'il entama en 1969. À chacune de ces visites, il rédigeait de méticuleuses descriptions qu'il mettait ensuite de côté². Il fit aussi faire plusieurs photos de la rue entre 1970 et 1980, alors que le numéro 24 était l'une des rares maisons encore debout. Il savait comment cela allait finir.

Les démolisseurs viendront et leurs masses feront éclater les crépis et les carrelages, défonceront les cloisons, tordront les ferrures, disloqueront les poutres et les chevrons, arracheront les moellons et les pierres : images grotesques d'un immeuble jeté à bas, ramené à ses matières premières dont les ferrailleurs à gros gants viendront se disputer les tas : le plomb des tuyauteries, le marbre des cheminées, le bois des charpentes et des parquets, des portes et des plinthes, le cuivre et le laiton des poignées et des robinets, les grands miroirs et les ors de leurs cadres, les pierres d'évier, les baignoires, le fer forgé des rampes d'escalier...

Les bulldozers infatigables des niveleurs viendront charrier le reste : des tonnes et des tonnes de gravats et de poussières. [Vme 171-172 ; Pl. II, 155]

Dans le vieux Belleville, Izie Perec, que ses relations de bistrot appelaient peut-être déjà André, devint un ouvrier. Il obtint un permis de

1. On voit Georges Perec debout sur ce promontoire au début d'une émission de télévision réalisée par Viviane Forrester, « Le Belleville de Georges Perec », diffusée le 22 mars 1976.

2. Ce projet, intitulé *Lieux* et paru dans « La Librairie du XXI^e siècle », Paris, Seuil, 2022, est décrit dans *EsEs* 76-77, et dans le chapitre 42 ci-dessous.

travail, ainsi qu'une carte d'identité de travailleur industriel portant la mention « mouleur » (en fonderie, sans doute)¹. Il n'existe aucun document, aucun témoignage pour nous renseigner sur l'endroit où il travaillait, les éventuels autres métiers qu'il exerça, ou ses opinions politiques. En somme, on ne sait rien du genre d'homme qu'il fut. Lorsque Esther dit à Georges Perec que son père avait été « un poète », voulait-elle dire qu'il récitait des vers, ou bien qu'il lui mentait² ? Bianca se souvenait que sa mère se faisait du souci pour Izie. Mais comment dire si elle était contrariée de la modestie de son statut social et de ses revenus, ou si elle redoutait qu'il ne se soit mis dans quelque ennui ? En tout cas, Izie ne demanda jamais à être naturalisé. Il resta un ouvrier et un étranger.

Dans la rue Vilin, Izie fit la connaissance d'une jeune Polonaise arrivée à Paris avant lui, au début des années 1920. Comme lui, elle parlait français sans accent. Elle habitait au numéro 1, avec son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, dont la plus jeune, Fanny, était encore une gamine. Cyrla (en yiddish : Tzirele) Szulewicz se faisait appeler Cécile et travaillait comme coiffeuse. C'était une jeune femme sans aura particulière, ni par son physique ni par sa personnalité. Bianca se souvenait d'elle comme étant l'exact opposé de la propre mère d'Izie, la très déterminée grand-mère Rose.

L'histoire d'Izie et de Cécile est tombée dans l'oubli. Combien de temps ont duré leurs fiançailles ? Le mariage a-t-il été toléré par les parents, ou carrément arrangé³ ? La seule trace de leur amour est l'enregistrement du mariage à la mairie du XX^e arrondissement. La cérémonie s'est déroulée à 10 h 35 le jeudi 30 août 1934, dix jours après le vingt et unième anniversaire de Cécile (ce qui pourrait indiquer que les jeunes gens ont attendu que le consentement des parents ne soit plus exigé par la loi). Le tout a duré cinq minutes, et les mariés avaient pour témoins des voisins : Chaim Kohn, un coiffeur – celui peut-être qui avait appris son métier à Cécile –, et Aaron Hang, un tailleur. Après lecture des articles appropriés du Code civil par un des adjoints du maire, Izie et Cécile signèrent le registre :

1. Copie certifiée conforme du permis de travail d'Icek Judko Perec établi sous le n° 37AC19031 en date du 10 septembre 1939. Archives du ministère de la Défense.

2. C'est bien ce qu'affirme Bianca Lamblin dans *La Biographie de Georges Perec par David Bellos. Lecture critique*, Le Jardin d'essai, 2000, p. 57.

3. Lamblin (*ibid.*, p. 55) affirme que de telles pratiques avaient été abandonnées dans la communauté juive de Belleville.

5. Signatures autographes des parents de Georges Perec.

La signature d'Izie est ferme, élégante ; celle de Cécile plutôt tremblée, peut-être à cause de l'émotion, ou d'une plume à laquelle elle n'était pas habituée, ou plus probablement par manque de pratique de l'écriture. En effet, si elle parlait le français vraiment comme sa langue maternelle, elle ne l'écrivait pas très bien. Plus tard, Bianca lui donna des cours de grammaire et d'orthographe, sans grand succès. Dans cette signature, Cécile semble avoir eu la même hésitation sur l'orthographe de son nom que plus tard son fils, quand il écrivit *W ou le souvenir d'enfance*. Apparemment, elle commença par tracer la syllabe finale à la yiddish : *witz*, et dut se raviser pour adopter la forme polonaise russifiée : *wicz*. Il est plausible et même probable que les parents de Georges Perec se marièrent aussi à la synagogue : habitant dans le Belleville juif, des enfants dociles d'immigrés juifs pouvaient difficilement l'éviter. Il n'existe cependant aucune trace d'une telle cérémonie. Esther n'y fit jamais allusion au cours de ses conversations avec son neveu ; pourtant, si un tel mariage avait eu lieu, elle y aurait forcément assisté¹. L'événement aurait été l'occasion d'un grand rassemblement des deux branches de la famille, désormais réparties entre le faubourg aisé de Passy et le populaire de Belleville.

Je garde le souvenir d'avoir, beaucoup plus tard, apprécié un dessin humoristique (sans doute vers 12-13 ans) mettant en scène deux poulbots [...] dont l'un disait à l'autre, « pour les grandes vacances je vais descendre chez ma tante à la République (ou à l'Opéra, ou à Passy, etc.) » [...] cette idée de vacances dans un quartier chic, de descente d'un quartier misérable vers un quartier bourgeois, m'était familière ; j'aurais pu être ce petit poulbot, de même que, pour ressusciter une autre histoire à la fois familière pour moi et totalement démodée aujourd'hui, j'aurais pu être ce petit garçon épatant ses copains en leur racontant qu'il est un jour monté dans l'automobile de son oncle. [LX 115]

Izie et Cécile habitèrent au 24, rue Vilin, mais peut-être pas dans la même pièce que Rose et David. Ils louèrent le rez-de-chaussée sur rue

1. Esther et son mari étaient fermement laïcs ; les Peretz restaient pratiquants.

et ouvrirent un salon de coiffure pour dames. L'inscription officielle au registre de commerce, faite en février 1935¹, mentionne le nom d'Icek Perec, mais c'était probablement une formalité : le salon était tenu par Cécile seule.

La disparité sociale et culturelle entre les Perec de Belleville et les Bienefeld de Passy était considérable, mais des liens solides rattachaient les deux branches de la famille. Esther allait rendre visite à sa mère, rue Vilin, et emmenait ses filles avec elle. Grand-mère Rose débarquait chez Esther et David quand ils habitaient boulevard Delessert et, plus tard, rue des Eaux. Tout le monde aimait jouer aux cartes, et certains dimanches après-midi, la famille au complet – les frères, sœurs, beaux-frères et belles-sœurs de David, et le frère d'Esther – se retrouvait dans le salon enfumé des Bienefeld pour d'interminables parties de belote.

Un an après son mariage, Cécile tomba enceinte et, le 7 mars 1936, à 9 heures du soir, dans une maternité de la rue de l'Atlas, dans le XIX^e arrondissement tout proche, elle donna le jour à un garçon. La naissance fut déclarée trois jours plus tard par l'aide-sage-femme qui avait pratiqué l'accouchement et qui n'avait que seize ans. Le bébé reçut le prénom de Georges. La sage-femme donna comme adresse des parents le 1, rue Vilin, qui était en fait l'adresse des parents de Cécile. Mais il est certain que la maison où Georges Perec passa sa petite enfance ne se trouvait pas au 1, rue Vilin, mais au 24.

Izie et Cécile firent circoncire leur fils. Cette intervention rituelle aurait été accomplie par le *mohel* au domicile familial, dans les jours qui suivirent la naissance de l'enfant.

Izie commença par oublier une chose : profiter des possibilités que lui offrait le Code français de la nationalité pour déclarer l'enfant « français de naissance ». C'est certainement Esther qui lui rappela les formalités encore à accomplir. En effet, c'est seulement cinq mois plus tard, le 18 août 1936, qu'Izie se rendit au bureau du juge de paix du XX^e arrondissement pour déclarer, devant témoins, que son fils étant né sur le territoire français était de nationalité française. La formule officielle, qui allait suivre Georges Perec toute sa vie et définir son identité nationale, était la suivante : *Français par déclaration, fils d'étrangers*. La différence entre ce statut et celui de Français tout court est virtuellement inexistante – sauf en des circonstances très précises. L'infime fossé qui sépare un Français de sang d'un Français par déclaration ne devait affecter la vie de Georges Perec

1. Archives de Paris, Registre de commerce n° 631320.

qu'une seule fois, mais de façon non négligeable : il se trouva en effet un jour dans l'obligation de faire deux ans de service militaire dans l'armée française, ce qui, pour une brève période, le transforma en parachutiste.

Une petite sœur naquit en 1938, mais elle ne vécut que quelques semaines. Si l'on en croit Esther, ce bébé fut appelé Irène, mais selon le seul document connu où cette courte vie est mentionnée (la naissance n'est enregistrée ni dans le XX^e ni dans le XIX^e arrondissement), la petite sœur de Georges Perec s'appelait en fait Jeannine.

Sous d'importants rapports Georges Perec eut un début privilégié dans la vie. Dans sa prime enfance, il fut entouré d'une grande famille : ses deux parents, trois de ses grands-parents¹ et plusieurs oncles et tantes du côté maternel vivaient à proximité immédiate, tandis qu'une tante, un oncle et deux cousines côté paternel habitaient assez près pour permettre de fréquents contacts.

[...] je faisais, m'a-t-on dit, des séjours plus ou moins longs, mais relativement fréquents, chez ma tante Esther [...] vers Passy. [FP 57, 25, 1, 1]


En plus, Georges Perec vécut ses premières années dans un riche environnement linguistique. Izie et Cécile parlaient français entre eux (comme le faisaient Esther et David). La grand-mère Rose et David Peretz parlaient yiddish entre eux, le polonais avec Esther et David et sans doute l'une et l'autre langue alternativement avec Izie et Cécile. (Ils apprirent seulement des rudiments de français et le parlaient avec un fort accent.) Dans la rue, le gamin Perec dut entendre du français, mais surtout du yiddish, émaillé d'un peu de polonais et de maintes bribes de russe, d'allemand, de hongrois et de roumain. Nous ignorons quelle langue avait cours chez les Szulewicz, qu'ils se parlent entre eux ou qu'ils s'adressent au petit Georges, mais la prédominance du yiddish et du polonais comme langues de la génération des grands-parents, et du yiddish comme langue de la rue, est certaine.

Perec oublia une grande part mais non pas la totalité de sa petite enfance dans la rue Vilin. Il dut bien comprendre le yiddish au moins approximativement, et on trouve dans divers documents inédits de son adolescence quelques mots de polonais aussi. Il est également possible qu'il ait appris à lire et écrire à l'âge de trois ou quatre ans, et que les premières lettres qu'il ait su déchiffrer appartenaient à l'alphabet

1. On ne connaît pas la date exacte du décès de la grand-mère maternelle de Georges Perec, mais on sait qu'elle mourut avant l'occupation de Paris par les Allemands.

hébraïque. Le fait qu'il a par la suite oublié l'hébreu et le yiddish qu'il avait pu acquérir dans sa prime enfance n'est pas en soi surprenant. Mais quelque chose est néanmoins resté ancré en lui, en dépit de ses contradictions internes et des probables reconstructions ultérieures, quelque chose qui lui parut constituer la toute première trace de son existence.

J'ai trois ans. Je suis assis au centre de la pièce, au milieu des journaux yiddish éparpillés. Le cercle de la famille m'entoure complètement : cette sensation d'encercllement ne s'accompagne pour moi d'aucun sentiment d'écrasement ou de menace ; au contraire, elle est protection chaleureuse, amour : toute la famille, la totalité, l'intégralité de la famille est là, réunie autour de l'enfant qui vient de naître (n'ai-je pourtant pas dit il y a un instant que j'avais trois ans ?) comme un rempart infranchissable.

Tout le monde s'extasie devant le fait que j'ai désigné une lettre hébraïque en l'identifiant : le signe aurait eu la forme d'un carré ouvert à son angle inférieur gauche, quelque chose comme  et son nom aurait été gammeth, ou gammel. La scène tout entière, par son thème, sa douceur, sa lumière, ressemble pour moi à un tableau, peut-être de Rembrandt ou peut-être inventé, qui se nommerait « Jésus en face des Docteurs ». [Wse 22-23 ; Pl. I, 666-667]¹

Le caractère dessiné par Perec n'existe pas dans l'alphabet hébraïque ; comme il l'indique dans une note, le dessin pouvait passer au mieux pour un *mem*² mal formé : ם. À quatre ou cinq reprises déjà, avant l'achèvement de la rédaction de *W ou le souvenir d'enfance*, Perec s'était colleté avec le souvenir fuyant de la première fausse lettre de sa vie, dans des textes rangés dans des enveloppes scellées. Certains de ses croquis ressemblaient davantage à un *tav* qu'à un *mem*, d'autres ne ressemblaient à rien du tout, et il se demanda si c'était un *gimmel* ou un *yod* qu'il avait appris à nommer. Un *yod* ? Un signe pour *youd* (juif), rêve Perec. Un *gimmel* ? La lettre qui correspond à *G*, et qui pourrait être l'initiale de son prénom Georges³. Peut-être n'est-il pas surprenant, tout compte fait, que l'espèce de lettre représentée dans la version publiée de ce premier

1. *Jésus parmi les docteurs* est le titre du dernier faux Vermeer peint par Han van Meegeren, devant témoins ; ↯ p. 153.

2. Perec écrivit *mem* dans le manuscrit de *W ou le souvenir d'enfance* (↯ p. 533-536 pour l'histoire de ce document). Le *men* du texte imprimé semble une simple coquille, non repérée lors de la correction des épreuves (↯ p. 547).

3. L'évolution du souvenir de « la lettre hébraïque » chez Perec est étudiée par Philippe Lejeune dans *MO* 210-230 et aussi dans le chapitre 52 ci-dessous.

IZIE ET CÉCILE

souvenir d'enfance tienne moins des *tav*, *mem*, *gimmel* ou *yod* que de l'inversion symétrique du gribouillis tracé par Perec adulte quand il signait de son initiale : G.



La guerre

Cécile et Izie appelaient Georges « Jojo », et tout le monde en fit évidemment de même. Comment fut-il élevé ? Sa mère travaillait dans son salon de coiffure et son père avait un emploi et demi – sa journée normale à l’usine comme fondeur, et l’aide qu’il apportait à grand-mère Rose. On peut croire que le grand-père David préférait jouer avec *dos Kind* que garder la boutique de son épouse et qu’il faisait sauter son petit-fils sur ses genoux. De la grand-mère maternelle de Georges Perec, Laja Klajnlerer, et de son grand-père maternel Aaron Szulewicz, nous ne savons presque rien. L’unique document concernant celui-ci donne sa profession comme marchand ambulancier. C’était peut-être un marchand des quatre saisons, car Perec se reprend, dans *W ou le souvenir d’enfance*, pour préciser qu’Aaron n’était pas artisan, mais vendait des fruits et légumes [Wse 56 ; Pl. I, 687]. Ce fut la jeune sœur de Cécile, Fanny, qui n’avait que dix ans de plus que Jojo, qui devint sa nounou. C’est elle qui l’emmenait à Passy chez sa tante Esther.

Cécile semble avoir inscrit son fils à l’école maternelle du 94, rue des Couronnes avant le troisième anniversaire de l’enfant. Une photo du mois de février 1939, miraculeusement retrouvée par Robert Bober et intégrée dans son film, *En remontant la rue Vilin*¹, montre le visage clair, intense, aux oreilles décollées d’un garçon qui, s’il n’est pas Georges Perec, en est un sosie très plausible. La salle de classe, avec pupitres, bancs, tableau noir, et la maîtresse debout, ne ressemble pas du tout aux maternelles d’aujourd’hui ; sans la date, on la prendrait pour une école élémentaire, sauf que les enfants sont effectivement très petits.

Trente minutes de métro séparaient le quartier des immigrés des beaux immeubles de Passy. Lors de ses visites, Jojo jouait dans les tas

1. Robert Bober, *En remontant la rue Vilin*, production La Sept et V. F. Films, 1992, 41^e minute.

de sable sur les bords de la Seine, près du pont de Grenelle. Un jour, sa cousine Ela, qu'il appelait Lili, lui apprit à monter à bicyclette. Malgré les deux petites roues supplémentaires pour stabiliser l'engin, Ela jugea indispensable de hurler à pleins poumons pour donner le détail des mouvements à accomplir, et des voisins se montrèrent aux fenêtres pour voir ce qui se passait. Adulte, Georges Perec garda le souvenir des cris et hurlements, mais en se les attribuant [*Wse* 72 ; Pl. I, 696].

Pendant les premières années de la vie de Georges Perec, des réfugiés arrivèrent constamment à Belleville, porteurs d'histoires de plus en plus sinistres concernant la situation en Pologne, en Tchécoslovaquie et en Autriche. Même si les routes n'étaient pas pavées d'or, même si l'antisémitisme n'était pas absent des berges de la Seine, la France restait encore un refuge. Alors que l'Autriche et la Tchécoslovaquie tombaient entre les mains allemandes, la communauté de Belleville croyait à l'invincibilité de la ligne Maginot tout autant que le haut commandement.

Après l'invasion de la Pologne par Hitler en septembre 1939, la France et la Grande-Bretagne déclarèrent la guerre à l'Allemagne. On proclama immédiatement la mobilisation générale en France. David Bienenfeld, ayant servi dans l'armée de la vieille Autriche et étant devenu français par naturalisation, était réserviste, et il fut mobilisé tout de suite. Pendant près de six mois il officia comme médecin militaire dans une unité stationnée à Meaux. Izie, étant polonais, ne pouvait s'engager dans l'armée française, mais les règles de la Légion étrangère furent modifiées pour permettre aux nombreux immigrés qui le désiraient de participer à la défense de la France. Dès la déclaration de guerre, la Légion accepta tous ceux qui voulaient s'engager « pour la durée de la guerre ».

Izie était un homme de trente ans en bonne santé. Comme plusieurs milliers d'autres Juifs, il s'engagea dès les premiers jours. Dans *W ou le souvenir d'enfance*, Georges Perec dit que son père était *un brave à trois poils*, mais cela n'explique pas tout à fait pourquoi Izie se porta volontaire. Juif, et polonais de surcroît, il avait tout intérêt à voir la France défendue et victorieuse. En plus, Izie était encore un étranger dans un pays que le reste de la famille avait fait sien. Il semble qu'Esther encouragea son frère à s'engager parce que cela faciliterait sa naturalisation. En tout cas, elle approuva sa décision par loyauté envers son pays d'adoption ; comme le disaient ses filles, par idéalisme et par reconnaissance.

Les documents dont nous disposons¹ laissent penser qu'Izie envisageait de s'engager dans la Légion étrangère avant la déclaration de guerre. Le 18 juillet 1939, il se rendit au poste de police de son quartier avec deux commerçants de la rue Julien-Lacroix – Jean Jaillot, qui habitait au 3, et Jean Andrieu, qui vivait au 46, tous deux marchands de vin – afin de se faire établir un certificat de résidence à Paris, « pour s'engager volontaire ». Ce papier fut remis aux autorités militaires le 19 septembre, lorsque Izie se présenta au bureau de recrutement de la Légion étrangère au fort de Vincennes et signa une feuille ronéotypée en vertu de laquelle il sollicitait son engagement dans la Légion pour la durée de la guerre.

Le 5 octobre, il passa la visite médicale. Il mesurait un mètre soixante-sept (son fils, Georges, sera légèrement plus petit : un mètre soixante-six), avait des cheveux châtain (ceux de Georges étaient également foncés), des yeux marron (Georges les avait verts), de bonnes dents (Georges les avait très mauvaises), un visage ovale et un poids de soixante-deux kilos. Signes particuliers : néant. On le déclara bon pour le service. Izie signa le contrat d'engagement le jour même et partit séance tenante ou presque, puisqu'il arriva au camp d'entraînement à La Valbonne, dans l'Ain, le 8 octobre 1939.

Tandis qu'Izie accomplissait ses classes, Cécile continua son travail, Rose resta à son poste dans la boutique, et Georges poursuivit sûrement ses jeux dans la rue sous la surveillance de sa tante Fanny. Mais pendant la drôle de guerre, entre septembre 1939 et mai 1940, Georges cessa d'aller à Passy. Les Bienenfeld, en effet, s'étaient trouvés en vacances à Annecy le jour de la déclaration de la guerre. David rentra immédiatement à Paris pour rejoindre son unité comme officier de réserve mobilisé, mais Esther pensa qu'il serait plus prudent de partir avec ses deux filles aussi loin que possible de la frontière allemande. Traversant le pays d'est en ouest sans passer par Paris, Esther, Bianca et Ela s'installèrent à Quimper, en Bretagne. Bianca se souvenait qu'à chaque étape de leur périple ferroviaire, elles virent des femmes pleurer à la nouvelle de la guerre. Dans la France rurale, le souvenir des terribles pertes de la tuerie de 14-18 était encore vivace.

Bianca avait obtenu son baccalauréat au lycée Molière, où elle avait eu Simone de Beauvoir comme professeure, et elle avait achevé sa première année de licence de philosophie. La Sorbonne fut évacuée à Rennes et Bianca alla s'y installer au cours de l'hiver 39-40 pour suivre sa deuxième année. Ela, quant à elle, fréquenta le lycée de Quimper,

1. Archives de la Légion étrangère à Aubagne, dossier « Isek Perek ».

tandis qu'Esther effectua une formation d'infirmière au service des blessés légers dans un hôpital militaire, et obtint un diplôme officiel de la Croix-Rouge.

Le frère d'Esther, Léon, se trouvait en Palestine et celui de David, Jacquot, était à New York, où il travaillait avec Simon Lieberman. Gisèle, son mari et sa fille Simone étaient à Paris, tout comme Marc, avec Ada et leurs deux fils, Nicha et Paul. Berthe, la sœur jumelle de Gisèle, était également dans la capitale avec son mari, Robert Chavranski – mais leur fils Henri, qui souffrait d'asthme chronique, était pensionnaire dans un sanatorium bénéficiant de l'air pur des Alpes à Villard-de-Lans.

L'armée française se réorganisa au cours de l'hiver 1939-1940. Certains réservistes (dont David Bienenfeld) furent démobilisés et de nouveaux régiments furent créés pour encadrer les volontaires. Izie fut affecté dans un de ces nouveaux régiments, le XII^e régiment étranger d'infanterie, créé le 25 février 1940 et composé de 84 officiers, 321 sous-officiers, 173 chevaux, et 2 685 soldats entraînés à La Valbonne, renforcés par 9 officiers, 198 sous-officiers et 407 soldats de métier dépêchés de la Légion étrangère de Sidi Bel Abbès en Algérie¹. En mars, Izie (*Isek Perek* sur son livret militaire) partit avec sa compagnie pour achever ses classes au camp militaire de Sathonay, près de Lyon. Il y passa deux mois. S'il écrivait à sa sœur ou à sa femme pendant cette période, les lettres n'ont pas été retrouvées.

L'offensive allemande commença le 10 mai 1940. Au lieu d'attaquer la France par les plaines des Flandres, comme l'avaient prévu les stratégies militaires, les Allemands firent avancer leurs colonnes de blindés par les Ardennes, réputées infranchissables, et atteignirent la côte de la Manche au niveau d'Abbeville. Les troupes françaises et britanniques situées au nord se trouvèrent ainsi coupées du reste des forces alliées en l'espace de quelques jours.

Les stratégies française et britannique étaient anéanties. Le général Gamelin improvisa une nouvelle ligne de défense, mais il fut démis de son commandement et remplacé par Weygand une semaine plus tard. Le XII^e REI reçut son ordre de marche le 11 mai, et quitta La Valbonne et Lyon en direction du nord. À cause des difficultés de circulation et de l'atmosphère de panique générale, les légionnaires ne prirent leur position sur la ligne Somme-Aisne que le 24 mai. Le régiment d'Izie devait défendre la ville de Soissons, à une centaine de kilomètres de Paris. Le 27 mai, les Britanniques commencèrent à évacuer Dunkerque.

1. Les renseignements sur la formation, les campagnes, pertes et dissolution du XII^e REI proviennent du Service historique de l'Armée de terre au fort de Vincennes.

Dès ce moment, Izie appartenait à une unité de combat placée sur le seul front actif qui subsistait dans la défense de la France.

Les Allemands arrivèrent au contact des forces françaises dans la région de Soissons dans les premiers jours de juin.

La moitié nord de la France était déjà largement occupée, et les réfugiés se pressaient sur les routes en direction du sud, rendant la défense des ponts difficile. La ville de Soissons subit alors de lourds bombardements aériens et, après quelques jours de résistance, la décision fut prise de reculer sensiblement vers le sud. Le 7 juin, le XII^e REI amorça un repli sur l'Ourcq. La Luftwaffe avait la maîtrise de l'espace aérien. L'infanterie tenta de se protéger en se dispersant dans les champs et les bois, mais les véhicules hippomobiles constituaient des cibles faciles. Treize des quinze convois de ravitaillement du régiment furent détruits par l'aviation le 8 juin. La retraite prenait des allures de déroute. La Légion étrangère ne tint l'Ourcq que quelques heures avant un nouveau repli jusqu'à la Marne. Il n'était plus question de barrer la route de Paris : la position choisie pour l'ultime résistance opposée à l'avance allemande se trouvait à la même latitude que la capitale.

Le XII^e REI eut un jour de répit avant l'offensive ennemie, mais aux premières heures du 13 juin il fut pris sous le feu continu de l'artillerie et bientôt des motos-mitrailleuses avançant à toute allure. À 4 heures, la retraite était une fois de plus ordonnée. Izie survécut à tout cela, et il dut participer à une longue marche nocturne à travers la Brie avec sa compagnie. Elle se permit une brève étape à Marolles avant de poursuivre sa retraite jusqu'à la Seine, à deux ou trois kilomètres en aval de Bray-sur-Seine. Le régiment traversa le fleuve et prit position sur la rive sud, avec pour objectif d'arrêter toute progression allemande par les ponts se trouvant entre Bazoches et Balloy. Les officiers pensaient que le XII^e REI faisait partie d'une ligne de défense tenant la Seine et protégeant le flanc sud-est de Paris. Le matin du 15 juin, un message annonça que cette ligne avait été abandonnée. Il ne fallait plus attendre ni soutien ni contact. Percec a longtemps cru que son père était dans les transmissions [*Wse* 44 ; Pl. I, 678] : peut-être fut-il vraiment celui qui porta la désastreuse nouvelle à ses supérieurs. Toujours est-il qu'avant même d'avoir eu le temps d'organiser une retraite, les soldats du XII^e REI subirent le feu des motos-mitrailleuses allemandes.

Entre-temps, la population parisienne avait été carrément saisie par la panique. Bianca était rentrée de Rennes à la fin de son année universitaire. Elle vit les réfugiés du nord de la France déferler dans la capitale avec leurs chariots à bras. Son père et elle ne comprirent qu'au bout d'un jour ou deux que ces paysans ne faisaient que traverser Paris

et descendaient le boulevard Saint-Michel pour continuer vers le sud. Qu'allait-il se passer si les Allemands arrivaient aux portes de la capitale ? L'abandon de Paris semblait impensable. L'armée française allait sûrement opposer une résistance farouche pour défendre la capitale, faisant de la ville l'enjeu d'une dure bataille. Il était temps de partir. Comme la plupart des autres Parisiens possédant une automobile, David Bienenfeld partit avant l'affrontement attendu. Il emmena avec lui sa fille Bianca, sa précieuse assistante de la JBSA, Jacqueline Benoît-Lévy, ainsi que l'amie et ex-professeuse de Bianca, Simone de Beauvoir.

En 40, j'ai quitté Paris, raconte celle-ci. Mon lycée se repliait sur Nantes, le père de Bianca m'offrait une place dans sa voiture, ce départ allait de soi¹.

En fait, Simone de Beauvoir s'arrêta à Angers ; Jacqueline descendit au Mans, où elle rejoignit des amis ; David et Bianca continuèrent jusqu'à Quimper pour retrouver Esther et Ela.

Les gens de Belleville aussi s'enfuirent vers les campagnes, où l'on imaginait que les risques de bombardement étaient moindres. Cécile confia Jojo à une dame qui habitait rue Vilin, une amie de grand-mère Rose, dont la fille était enfileuse de perles à la JBSA.

De l'Exode, je n'ai, personnellement, aucun souvenir, mais une photo en garde la trace. [...]

Je pilote une petite voiture, rouge dans mon souvenir, ici manifestement claire, avec peut-être quelques enjolivures rouges (grille d'aération sur les côtés du capot). J'ai une sorte de chandail avec un bouton, à manches courtes ou relevées [...].

Je ne sais pas où était ce village. J'ai longtemps cru qu'il était en Normandie, mais je pense plutôt qu'il était à l'est ou au nord de Paris. Il y eut, en effet, plusieurs fois, des bombardements tout près. Une amie de ma grand-mère s'était réfugiée là avec ses enfants et m'avait emmené. Elle raconta à ma tante qu'elle me cachait sous un édredon chaque fois qu'il y avait un bombardement, et que les Allemands qui occupèrent le village m'aimaient beaucoup, jouaient avec moi et que l'un d'eux passait son temps à me promener sur ses épaules. Elle avait très peur, disait-elle à ma tante qui me le raconta par la suite, que je ne dise quelque chose qu'il ne fallait pas que je dise et elle ne savait comment me signifier ce secret que je devais garder. [Wse 72-73 ; Pl. I, 697]

1. Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 1972, p. 33. Voir aussi son *Journal de guerre* (Gallimard, 1990) où les Bienenfeld apparaissent sous des noms inventés. Pour un éclairage assez différent de cet épisode, voir Bianca Lamblin, *Mémoires d'une jeune fille dérangée*, Paris, Balland, 1993, p. 92-95.

À 11 h 20, le matin du 15 juin, le régiment d'Izie tenta, sous le feu constant des mitrailleuses et sans la moindre couverture, une sortie de la position qu'il occupait derrière la Seine, en direction du pont qui enjambait l'Yonne à Champigny, à quelque huit kilomètres en arrière. Il est peu probable qu'Izie soit arrivé jusqu'à l'Yonne. Ce jour-là, il fut touché par un éclat d'obus et évacué à Nogent-sur-Seine, à une trentaine de kilomètres à l'est de la position défendue.

Lorsque ses camarades atteignirent l'Yonne, plus tard dans la journée, ils trouvèrent des tanks français en position près du pont, mais personne ne donna l'ordre à ces tanks de tirer pour couvrir le XII^e REI poursuivi par les Allemands ; au contraire, lorsque l'officier qui commandait la position aperçut l'approche des troupes allemandes, il fit immédiatement sauter le pont de Champigny. Une grande partie du régiment français en train de se replier vit ainsi la route de la retraite coupée. Quelques hommes traversèrent à la nage ; un brave dénicha même une barque avec laquelle il fit quatre ou cinq traversées sous le feu ennemi. Un quart seulement de ce qui restait du XII^e REI parvint à atteindre la rive sud de l'Yonne, soit 150 hommes et quelques véhicules motorisés. Lorsqu'ils empruntèrent la route nationale qui longe l'Yonne à cet endroit, ils furent pris au piège : des tanks et des blindés allemands venaient sur eux des deux côtés, de Paris et de Sens. Des haut-parleurs leur enjoignirent de se rendre, en leur disant qu'ils avaient été trahis, mais le dernier carré de la Légion étrangère parvint à filer vers le sud et l'ouest, en direction de Montargis, puis de Gien. Ils furent coincés vingt-quatre heures dans une file de dix kilomètres de soldats, de civils, de voitures, de tanks, de motos, de bicyclettes, de voitures à bras cherchant désespérément à traverser un pont embrasé par les bombes incendiaires des Allemands. Le peu qui restait du XII^e REI arriva à Vierzon le 22 juin, le jour où fut signé l'armistice. Le rapport officiel indique que certains des traînards isolés – parmi lesquels se trouvaient des « muletiers, des bêtes de somme, des chevaux et des Juifs » – rejoignirent le régiment dans cette ville. Le 24 juin, le XII^e REI était à Saint-Amand, où il fut démobilisé et dissous conformément aux termes de l'armistice. Les volontaires furent rendus à la vie civile ; les quelques militaires de carrière repartirent pour Sidi Bel Abbès. C'était la fin de la débâcle.

Si Izie était tombé après la matinée du 15 juin, il n'aurait pas été évacué vers Nogent-sur-Seine : en effet, dès midi, son régiment fila à toute allure vers le sud et s'éloigna ainsi de plus en plus de tous les chemins menant à Nogent. Lorsqu'il fut blessé, comme son acte de

décès l'indique clairement (page ci-contre), Izie fut fait prisonnier et conduit à un hôpital de campagne installé dans l'église de Nogent-sur-Seine, derrière les lignes allemandes. Selon Georges Perec, qui tenait l'information de sa tante, laquelle l'avait entendue de la bouche de l'un des camarades légionnaires d'Izie, cet hôpital de campagne était plein d'hommes mourants, soignés par un seul infirmier militaire [*Wse* 53, Pl. I, 685]. Izie perdait beaucoup de sang, et quelqu'un avait épinglé sur sa vareuse (en allemand, forcément) une note disant : À OPÉRER D'URGENCE. Mais le temps manqua. Izie mourut le 16 juin 1940 et fut enterré dans la partie militaire du cimetière de la ville, sous une simple croix de bois où l'on inscrivit son nom et son numéro de matricule au pochoir : PEREC ICEK JUDKO E.V. 3716.

Le XII^e REI comptait un peu plus de trois mille hommes. La plupart finirent par être prisonniers de guerre, certains dès la bataille de l'Aisne, d'autres durant la défaite de la Marne, et pratiquement les trois quarts de ceux qui survécurent à ces deux épreuves furent pris lors du sabotage du passage de l'Yonne. L'état des « pertes du Douzième Régiment d'infanterie étrangère », établi quelques jours après l'armistice, montre qu'il y eut également beaucoup de morts parmi les officiers et les simples soldats, des soldats qui s'appelaient Davidovitch, Pravassoudovitch, Reciniti, Rieffel, Garaguani et Perez. Le nom d'Izie est absent de cette liste, l'officier chargé d'établir ce document ayant seulement noté, pour le 15 juin : « les pertes sont difficiles à estimer ».

Les 15 et 16 juin furent les derniers jours de la résistance militaire française à l'avance des troupes allemandes, mais il n'est pas exact de dire que le 16 juin fut le dernier jour des hostilités, et encore moins vrai de le désigner comme le « jour de l'armistice », ainsi que le fait Georges Perec dans *W ou le souvenir d'enfance* [*Wse* 53 ; Pl. I, 685]. Les tirs et les bombardements durèrent encore plusieurs jours, et des centaines de soldats et de civils allaient encore disparaître avant la signature de l'armistice le 22 juin. L'erreur commise par Perec écrivant sur la mort de son père a pour effet de faire de cette dernière une cruelle ironie comme si, en attendant quelques heures de plus, Izie aurait pu s'en tirer indemne. Les documents officiels racontent une autre histoire. Izie est mort en combattant dans une unité de volontaires composée principalement d'étrangers ; son régiment se battait pour freiner l'avance allemande, avec le soutien peu efficace de leurs collègues d'armes français. Sur la Marne et sur la Seine, le XII^e REI fut la dernière unité à battre en retraite. Sur l'Yonne, la Légion étrangère fut purement et simplement abandonnée aux Allemands par les officiers français du génie et de l'artillerie.



DÉPARTEMENT
DE
L'AUBE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

VILLE DE NOGENT-SUR-SEINE

EXTRAIT

DES REGISTRES DES ACTES DE DÉCÈS
de la Ville de Nogent-sur-Seine (Aube)

SERVICE

administratif.

L'an mil *neuf cent quarante.*

le *vingt quin.*

est décédé *Rue de l'Hôpital des Guisonniers de guerre (logis).*

M. *Pérec Icek, Judko.*

Soldat au 12^{ème} Régiment étranger, recrutement EV. n° matricule 3716

profession de *fouleur.*

domicilié à *Garis rue Velin n° 34.*

né le *dia neuf juin mil neuf cent neuf.*

à *Lubax (Pologne).*

fil de *David Pérec.*

et de *Sura Rozza Wabersztejn.*

(Etat civil)

mention "Mort pour les France".

Certifié conforme aux Registres de l'Etat civil, et délivré gratuitement sur papier libre,
pour service *administratif.*

Nogent-sur-Seine, le *vingt neuf septembre*

mil neuf cent *quarante sept.*

N° *13460/58* (P)
"NE VARIETUR"



Le Maire,
POUR LE MAIRE,
L'ADJ. INT.

[Signature]

L'armistice signé le 22 juin dans la clairière de Rethondes divisait la France en deux zones : la ZO (*zone occupée*), qui comprenait toute la France au nord de la Loire, plus la bande côtière le long de l'Atlantique, jusqu'à la frontière espagnole ; et la ZNO (ou *zone non occupée*), dite zone libre, qui allait de la Loire à la Méditerranée. La France serait désormais gouvernée depuis Vichy, ville d'eaux loin des grands centres urbains et industriels, par des fantoches sous la férule du vainqueur de Verdun, le maréchal Pétain. Officiellement, la loi française valait sur l'ensemble du territoire. En pratique, la zone occupée passa sous administration militaire allemande, tandis que le gouvernement de Vichy se hâta de promulguer une législation conforme aux orientations national-socialistes, notamment en ce qui concernait les Juifs.

Beaucoup de Français qui avaient fui au sud de la Loire pour échapper à l'avancée allemande et à la bataille de Paris poussèrent un soupir de soulagement en apprenant les termes de l'armistice, et s'implantèrent là où ils se trouvaient désormais. La sœur de David Bienenfeld, Berthe, resta à Villard-de-Lans, où elle était allée rejoindre son fils Henri. Sa sœur jumelle Gisèle était dans le sud de la France au début des hostilités : avec son mari et leur fille Simone, ils décidèrent de quitter immédiatement l'Europe et passèrent en Espagne pour embarquer vers les États-Unis. Ils arrivèrent jusqu'à Cuba, où ils furent retenus trois ans en attendant des visas d'entrée en Amérique. Mais ils finirent par atteindre New York, s'y établirent et devinrent citoyens américains.

David et Esther avaient pris la route de l'ouest, pas celle du sud, de sorte qu'ils se retrouvèrent en zone occupée, tout en étant aussi éloignés de Paris que l'était Berthe. On leur offrit un passage en bateau vers l'Angleterre, mais ils refusèrent. Comme l'expliqua Esther à Georges Perec en 1967, David Bienenfeld estima qu'il n'avait pas le droit de faire une chose pareille car il avait emporté à Quimper une partie ou peut-être la totalité du stock de perles de la JBSA, perles qui appartenaient en réalité aux créanciers de l'entreprise. Laisser le trésor enterré à Quimper était impensable, mais le passer en Angleterre aurait ressemblé à un vol.

On aurait pu dire tout autant qu'emporter les perles à Londres était le meilleur moyen de servir les intérêts légitimes des banques. Mais les grandes décisions ne sont pas nécessairement les plus rationnelles. David et Esther avaient d'importantes attaches en France et préférèrent rester. Si on leur avait offert la possibilité de partir en Amérique, où ils avaient maintenant de la famille et une tête de pont dans le commerce des perles, ils auraient peut-être pris une autre décision, mais à l'époque ils n'avaient pas de visa pour les États-Unis.

Quimper se trouvant en zone occupée, la sécurité n'y était pas plus grande qu'à Paris, et la vie beaucoup moins intéressante. De sorte que, comme nombre de Parisiens qui avaient fui la capitale au moment de l'Exode, les Bienenfeld décidèrent de réintégrer leur appartement et leurs activités vers la fin du mois de juillet 1940. Ils furent stupéfaits et ravis de retrouver une ville sans égratignures. Pas un seul monument, pas un seul immeuble n'avait été bombardé, car la bataille de Paris n'avait pas eu lieu. L'espace d'un court instant, l'euphorie du soulagement effaça l'amertume de la défaite. Le soir même de leur retour, Bianca retrouva ses amis de la Sorbonne pour faire la fête.

Georges Perec fut sans doute ramené à Belleville à peu près à la même date, *par la femme très grosse et très gentille* de la rue Vilin qui l'avait emmené à la campagne [Wse 73 ; Pl. I, 697]. Cécile dut avoir la notification officielle de la mort d'Izie avant la fin juin, mais dans le souvenir de Georges Perec elle n'a jamais transmis la triste nouvelle à son fils de façon claire. Commentant la seule visite qu'il ait faite au cimetière de Nogent-sur-Seine, Georges Perec évoque une mort

que je n'avais jamais apprise, jamais éprouvée, jamais connue ni reconnue, mais qu'il m'avait fallu, pendant des années et des années, déduire hypocritement des chuchotis apitoyés et des baisers soupirants des dames. [Wse 55 ; Pl. I, 686]

Pour Cécile, pour Rose, pour Esther, la mort d'Izie fut un grand chagrin, qui les rapprocha beaucoup. Le fossé entre Passy et Belleville était bien dérisoire face à la perte d'un mari, d'un fils, d'un frère et d'un homme à l'aube de sa vie. Izie n'avait même pas eu le temps de fêter son trente et unième anniversaire.

Esther emmena Cécile chez Franck, dans le XVI^e arrondissement, pour acheter ses vêtements de deuil. Lili, qui les accompagna, pensait que la robe achetée ce jour-là est celle que porte Cécile sur la dernière photo que l'on ait d'elle, au parc Montsouris, en 1940 :

Ma mère porte un grand béret noir. Le manteau est peut-être le même que celui qu'elle porte sur la photo prise au bois de Vincennes, à en juger par le bouton, mais, cette fois-ci, il est fermé. Le sac, les gants, les bas et les chaussures à lacets sont noirs. Ma mère est veuve. Son visage est la seule tache claire de la photo. Elle sourit. [Wse 74 ; Pl. I, 698]

Un dimanche de l'été 1940, à la fin du mois de septembre, Lili avait invité sa camarade d'école, Marie-Thérèse Jost, à venir jouer chez elle,

rue des Eaux. Elle lui dit : « Je vais te présenter ma famille. » Dans le salon se trouvaient une minuscule vieille dame, tout de noir vêtue, avec ses cheveux blancs tirés en chignon, une jeune femme mince et réservée, sans doute timide, également habillée en noir, avec de grands yeux marron et tristes, et un petit garçon aux cheveux frisés, dont les yeux brillaient d'un éclat intense (dans le souvenir de Marie-Thérèse, ils étaient bleus, bien qu'ils aient dû déjà virer au vert). Lili dit aussi que le petit garçon était son cousin préféré, et qu'il s'appelait Jojo.

La débâcle était terminée, faisant de Jojo un enfant sans père, et de sa douce mère une veuve. Rose avait perdu le fils qui lui était le plus attaché et l'avait aidée quotidiennement. Esther avait le sentiment qu'elle portait une part de responsabilité dans ce désastre, et qu'elle était doublement redevable devant le petit garçon – d'abord parce qu'elle était la sœur aînée de son père, et ensuite parce qu'elle avait encouragé Izie à s'engager. La situation était grave. Qu'allait devenir *dos Kind* ?

Le retour

Vaincue et divisée, la France de 1940 n'avait plus d'État souverain que le nom ; que l'on vécût à Belleville ou à Passy, les perspectives étaient sombres. La voiture de David Bienefeld, une Citroën B14, fut confisquée par l'administration militaire allemande le jour même du retour de Quimper [FP 57, 1, 5]. En août, au mépris des termes de l'armistice signé six semaines plus tôt, l'Allemagne annexa les départements de l'Alsace et de la Lorraine et rattacha le Nord et le Pas-de-Calais à la Belgique occupée. La loi du 3 octobre 1940 excluait les Juifs de toutes les professions et charges publiques. La loi du 4 octobre donnait aux préfets départementaux le pouvoir d'interner arbitrairement les Juifs dans des camps spéciaux. Ces lois valaient sur tout ce qui subsistait du pays, aussi bien en zone occupée qu'en zone libre.

Mais qui étaient les Juifs de France ? La communauté juive ne tenait pas de liste et les registres d'état civil ne portaient aucune mention concernant l'appartenance religieuse ou ethnique des citoyens. « Juif » ne correspondait à aucune catégorie administrative : il fallait donc en créer une. On placarda des affiches dans les deux zones pour appeler les Juifs à se déclarer au commissariat de police de leur quartier. Après une discussion angoissée, la famille Bienefeld décida de se plier à l'instruction. À Paris, la majorité des Juifs en fit autant, par respect envers la loi. Dans cette période déjà trouble, on craignait beaucoup de ne pas être en règle avec l'administration.

Cécile se rendit sans doute au commissariat de son quartier pour se déclarer et déclarer son fils ; ses beaux-parents, Rose et David, en firent autant. À la fin du mois de mars 1941, 139 979 Parisiens s'étaient fait enregistrer comme Juifs. Pour rassembler et trier toute l'information recueillie, la police française eut recours à un nouveau système de cartes perforées permettant une consultation à quatre entrées différentes : nom, adresse, nationalité et profession. Ce « fichier Tulard », du nom

de son responsable, se révéla très efficace, et impressionna même les Allemands.

En automne 1940 et au cours des mois qui suivirent, on vit souvent Jojo chez les Bienefeld. Apparemment, il ne vint pas habiter l'appartement de la rue des Eaux sauf pour de brèves périodes de deux ou trois jours, mais Esther fit le maximum pour libérer Cécile et Rose du poids de l'enfant, car la vie devenait à Belleville chaque jour plus difficile. Tenir un magasin d'alimentation sous un régime de rationnement des vivres ou faire fonctionner un salon de coiffure quand les gens ont à peine de quoi manger ne vont pas de soi.

Une occasion se présenta d'assurer la sécurité de Bianca : un mariage blanc avec un journaliste américain en poste à Paris [FP 58, 2, 4]. Elle acquerrait ainsi un passeport américain et la possibilité de quitter la France pour les États-Unis. Le journaliste encaissa la somme prévue, mais ne se montra jamais à la mairie. Bianca fut en fait soulagée, car elle était amoureuse d'un camarade étudiant, Bernard Lamblin, un Français non juif qui n'envisageait pas de quitter le pays. Ils se marièrent en février 1941. Les parents Lamblin savaient que leur fils venait d'épouser une Juive officiellement déclarée.

Dans *W ou le souvenir d'enfance*, Georges Perec évoque trois souvenirs (qui finissent par devenir quatre) du temps où il était à l'école à Paris. Puisqu'il était inscrit à la maternelle depuis le printemps 1939 (↑ p. 54), ces réminiscences peuvent être placées entre cette date et l'automne de 1941, entre les âges de trois et cinq ans. Trois de ces quatre souvenirs sont d'une relative banalité : exercice avec masque à gaz, dans la cave ; fierté et joie de la première œuvre d'art (une peinture d'un ours brun sur fond ocre) ; plaisir d'apprendre à faire des tissages en papier avec des bandes de carton coloriées [*Wse* 74-75 ; Pl. I, 699].

Dans le courant de l'hiver 1941-1942, la France de Vichy adopta un antisémitisme franc et avoué. Après avoir été exclus des professions libérales, rendus passibles d'internement arbitraire, et recensés, les Juifs se virent expropriés. La fiction d'une amende d'un milliard de francs infligée à la communauté juive pour actes de terrorisme fut inventée pour justifier la confiscation de toutes les entreprises appartenant aux Juifs. Pour contourner ce vol légal, David Bienefeld transféra la propriété nominale de la JBSA à son comptable « aryen », Tournier, et les affaires continuèrent leur train¹. On ne sait pas ce qui advint de

1. Un « administrateur » fut également nommé par les autorités allemandes.

l'épicerie de Rose, ni du salon de coiffure de Cécile, mais il fait peu de doute que les deux durent fermer¹.

Les premières arrestations de Juifs à Paris eurent lieu le 14 mai 1941. Utilisant le fichier Tulard, la police française délivra 6 494 assignations à se présenter, accompagné d'un parent ou d'un proche, dans l'un des six centres précisés, pour un « examen de situation ». Ils furent 3 700 à obéir à l'injonction, pour découvrir qu'il s'agissait en fait d'un transfert immédiat vers les camps d'internement de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande. Les Allemands interrogèrent les autorités françaises sur les réactions de la population à cette première mesure. La plupart des citoyens français approuvaient ; la seule critique émise consistait à regretter que l'on ait arrêté tant de soutiens de famille, car les personnes que laissaient ceux-ci se retrouvaient maintenant à la charge de la collectivité.

Avec sa voiture confisquée, son nom à l'index et son entreprise aryanisée, sans parler des gens qui commençaient à disparaître dans des camps d'internement, David Bienenfeld avoua enfin une certaine anxiété, qu'Esther avait exprimée depuis déjà un moment. Au début de l'été 1941, il passa à l'acte et fit une demande de visas qui permettraient à lui et à sa famille d'entrer aux États-Unis². Mais même avant l'entrée des États-Unis dans la guerre en décembre 1941, il n'était guère évident d'y arriver au départ de Paris. Après, un tel voyage devint carrément impossible.

La deuxième grande rafle de Juifs à Paris eut lieu en août 1941. Des quartiers entiers furent bouclés, et ceux qui furent pris dans les mailles du filet durent présenter leurs papiers. Toutes les personnes dont la carte d'identité portait la mention « Juif » furent conduites à un camp dans la banlieue de Paris, à Drancy. Ce matin-là, David Bienenfeld prit le métro pour se rendre à son travail. Habituellement, il descendait à Cadet, mais il s'arrêta cette fois à Le Peletier, pour une course qu'il avait à faire. S'il était resté dans la rame, il aurait été pris. Cet heureux hasard servit comme un dernier avertissement. Certes, beaucoup de gens pensaient que seuls les Juifs étrangers étaient menacés et les Bienenfeld étaient des Français. Mais des rumeurs persistantes

1. Je remercie Mme Bonal des Archives nationales pour avoir recherché en vain des informations sur les commerces de Rose et de Cécile dans les archives du Commissariat général aux questions juives.

2. Bianca Lamblin était convaincue que son père avait possédé des visas d'entrée pour les États-Unis. Sa sœur Ela croyait que de tels visas ne pouvaient être accordés parce que le répondant des Bienenfeld aux États-Unis, Simon Lieberman, était membre du Parti communiste à l'époque. Voir *CGP* 7, p. 94.

couraient selon lesquelles toutes les naturalisations récentes allaient être révoquées. Il était temps de plier bagage.

Les Bienenfeld avaient la chance de disposer d'un point de chute en zone libre chez Berthe, la sœur de David, à Villard-de-Lans, près de Grenoble. David partit d'abord, traversant la Loire clandestinement avec le concours d'un passeur. Esther et Lili le suivirent par un itinéraire différent, avant la fin de septembre 1941¹. Du lieu où elle franchit la ligne, Lili téléphona à sa camarade Marie-Thérèse pour lui dire qu'elle était désolée mais qu'elles ne se verraient plus, car elle avait été obligée de partir.

Le stock de marchandises de l'entreprise, qui avait été enterré dans un jardin à Quimper, puis déterré, rapporté à Paris, et caché un temps chez les parents de Bernard Lamblin, fut finalement gardé personnellement par David. Ce stock fut expédié en recommandé à une entreprise cliente de confiance, à Grenoble. Le colis arriva intact. Mais il n'aurait pas été sage de mettre tous ses œufs dans le même panier. Selon son assistante à la JBSA, Jacqueline Benoît-Lévy, David Bienenfeld confia une quantité de bijoux qui lui appartenaient en propre à un M. Léonard, représentant de commerce de la société, qui accepta de les passer clandestinement au Sud. Léonard les plaça dans le coffre-fort d'un ami à lui, notaire à Aix-en-Provence. Selon Ela Bienenfeld, il y aurait eu un bal de travestis où le notaire aurait couvert de ces bijoux ses compagnons de festivité, et ces derniers auraient filé avant de reprendre leurs atours masculins. David fut averti de ce vol, qui fut ressenti comme une assez grande catastrophe². L'histoire fut racontée maintes fois avant que Georges Perec ne la transforme totalement pour en faire un récit hilarant, *Les Revenentes*, écrit sans voyelles autres que le *e*.



David, Esther et Ela logèrent d'abord chez Berthe et Robert Chavranski, dans la maison qu'ils avaient louée à Villard-de-Lans. Marc et Ada Bienenfeld franchirent à leur tour la ligne de démarcation et s'installèrent avec leurs enfants, Nicha et Paul, dans une ferme voisine. Jacquot, Gisèle et leurs familles respectives se trouvaient loin

1. Voir aussi Michel Gaspard, *Eaux mêlées à Montmartre, Une histoire familiale. Deuxième période : 1936-1950*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 137.

2. Ela Bienenfeld, *CGP* 7, p. 94. Aux p. 121-122 du même ouvrage, Bianca Lamblin présente cet épisode d'une façon assez différente. Les notes sibyllines de Perec sur cette affaire se trouvent dans le manuscrit de *L'Arbre*, FP 58, 5+ v^o.

de France, ou en route vers l'Amérique. À part Bianca, restée avec son mari Bernard, il n'y avait plus à Paris que la famille d'Esther : Rose, David, Cécile et Jojo. Jojo était français et, contrairement à Bianca, il ne risquait pas d'être dénaturisé ; mais il était beaucoup trop jeune pour voyager seul.

Fin 1940, la Croix-Rouge française (CRF) avait enfin reçu l'autorisation de commencer son travail traditionnel de rapprochement des familles séparées par la guerre. Dans un premier temps, les Allemands chargés du contrôle de la frontière avec la zone occupée ne regardaient pas de trop près ces convois ferroviaires transportant des enfants, des invalides et des vieillards : ils ne risquaient guère de servir de moyen d'évasion à des « ennemis » ou à des Juifs. Ils sauvèrent pourtant la vie de Georges Perec.

Cécile eut connaissance de ces convois soit par Esther, qui depuis sa formation d'infirmière avait des relations au sein de la Croix-Rouge, soit directement par des représentants de la Croix-Rouge, venus prospecter à Belleville pour trouver des enfants susceptibles d'être évacués. Étant donné que la CRF fit transporter plus de 87 000 enfants et 18 400 invalides à travers la ligne de démarcation au cours des dix premiers mois de 1941, ces trains devaient être aussi de notoriété publique.

Georges était orphelin de guerre et, à ce titre, avait droit à l'assistance de la Croix-Rouge. Mais la demande étant très supérieure à l'offre, Cécile dut sans doute faire preuve de ténacité afin d'obtenir une place pour son fils dans un convoi. À part la loterie de l'administration des convois de la CRF, la façon dont Georges quitta Paris occupé n'est pas du tout mystérieuse. En revanche, le récit qu'il fait de l'événement dans *W ou le souvenir d'enfance* est d'une imprécision troublante.

Le 28 octobre 1941, les Allemands firent suspendre le service des convois de la CRF, qu'ils soupçonnaient d'enfreindre les lois raciales. Des mesures bureaucratiques plus contraignantes furent appliquées avant que la CRF ne soit autorisée à reprendre les transports inter-zones. Dans le compte rendu de ces événements publié par la CRF, la vérité se devine sous la formule diplomatique : « La mise en vigueur des lois raciales rend le contrôle encore plus strict, mais nous arrivons à en triompher. » En d'autres termes, la CRF cessa de transporter des enfants ou des vieillards juifs. Il faut donc supposer que Jojo passa en zone libre avant le 28 octobre 1941¹.

1. Mme Gillet, *Au service de la Croix-Rouge française sous l'Occupation, 1940-1944*, Paris, publication pour le compte de la Croix-Rouge, 1948, p. 11.

Georges Perec situe son départ pour Grenoble non en 1941 mais en 1942 [Wse 52 ; Pl. I, 681]. Cette imprécision dans le calendrier de sa jeune vie ne prêterait peut-être pas à conséquence, s'il n'y avait pas dans son quatrième souvenir d'école à Paris un détail frappant par son impossibilité. Petit enfant, Perec aurait reçu une punition pour avoir fait tomber une fillette dans l'escalier. Ce n'était pas sa faute : il avait été poussé par-derrière et s'était retrouvé déséquilibré dans la bousculade. Il avait travaillé très dur pour mériter une petite croix d'honneur agrafée sur son tablier et qu'on lui arracha en guise de sanction. En 1974, il ressentait encore avec violence l'injustice de cet incident et protestait de son innocence :

[...] *je sens encore physiquement cette poussée dans le dos, cette preuve flagrante de l'injustice, et la sensation cénesthésique de ce déséquilibre imposé par les autres, venu d'au-dessus de moi, et retombant sur moi, reste si fortement inscrite dans mon corps que je me demande si ce souvenir ne masque pas en fait son exact contraire : non pas le souvenir d'une médaille arrachée, mais celui d'une étoile épinglée.* [Wse 75-76 ; Pl. I, 699]

Il n'y a pas de raison de mettre en doute le souvenir d'une médaille arrachée, mais il ne peut être un écran cachant un souvenir historique encore plus pénible. Le port de l'étoile jaune fut imposé aux Juifs de France par les autorités allemandes le 29 mai 1942, mais à cette date le jeune Perec vivait depuis des mois dans la zone non occupée ; en plus, cette mesure ne fut pas imposée aux enfants de moins de six ans. Les modalités de cette mesure discriminatoire entre toutes étant fort bien connues, il n'est pas clair du tout si l'erreur de Perec – il écrit *épinglée* au lieu de *cousue* – relève d'une stratégie d'écriture, de l'ignorance, ou d'une grande confusion.



Les dates et les détails de tous les éléments que nous avons utilisés pour rétablir le cours de la vie de Perec et des siens jusqu'en 1941 proviennent en très grande partie de sources auxquelles Perec avait ou aurait pu avoir accès aussi et même plus facilement que nous. S'il n'a pas contacté Les Amis de Lubartów, s'il n'est pas allé voir les frères, sœurs, nièces et neveux de sa mère, s'il n'a pas vérifié les dates de l'armistice, de l'imposition du port de l'étoile jaune, ou les caractères de l'alphabet hébraïque, c'est qu'il ne l'a pas voulu. Les grandes recherches qu'il a faites à partir de 1967 et pendant encore près de

quinze ans sur les origines de sa famille comportent des zones volontairement laissées dans l'ombre, prêtant à *W ou le souvenir d'enfance* un flou historique bien au-delà du nécessaire. Nous reviendrons plus longuement à l'interprétation de cet ouvrage et de ces imprécisions dans le chapitre 52 de ce livre.



Bianca Lamblin accompagna Cécile et Jojo à la gare de Lyon à l'automne 1941.

Cécile ne pouvait partir avec son fils dans un convoi de la Croix-Rouge ; il lui faudrait trouver un autre moyen de s'évader.

Le Belleville que le garçon quitta ce jour-là et vers lequel Cécile retourna était un lieu d'une extrême pauvreté. Il n'y avait pas grand-chose à manger ; les commerces juifs avaient été confisqués et fermés ; les gens qui avaient encore du travail étaient rares ; l'argent n'avait plus guère de valeur et, de toute façon, il n'y avait plus guère d'argent. La sous-alimentation était courante, les épidémies se multipliaient. Cécile dut être soulagée de voir son fils partir dans un lieu relativement sûr, une région de France sans soldats allemands et où l'on mangeait à sa faim. Elle pensait le revoir bientôt.

Georges Perec raconte à trois reprises son départ de la gare de Lyon dans *W ou le souvenir d'enfance* [p. 41, 48 et 76 ; Pl. I, 676, 681, 699] et plus souvent encore dans ses notes et brouillons pour ce livre. Ces versions successives ne sont pas identiques mais des variations sur un même souvenir problématique. En un sens, *le souvenir d'enfance* désigné par le titre au singulier du livre est précisément celui de ce départ de la gare de Lyon. Ce qui en fait toute la difficulté, c'est que sa signification n'a pu poindre dans l'esprit du jeune Perec que des années plus tard, lorsque tout avait changé.

Ce jour-là, à la gare de Lyon, en 1941, Cécile eut peut-être des craintes concernant son avenir, des craintes qui ne pouvaient pourtant être précises¹. Son fils, par contre, ne pouvait imaginer qu'il voyait sa mère pour la dernière fois. C'était son premier grand voyage et une formidable aventure en train rapide. Il allait voir sa tante qu'il connaissait bien et aimait beaucoup, et sa cousine Lili, et des

1. Bianca Lamblin (*La Biographie de Georges Perec par David Bellos, op. cit.*, p. 16) place le départ plus tard, après le mois de novembre 1941. Les informations données p. 56 ci-dessus à partir du compte rendu de la Croix-Rouge rendent cela assez peu probable.

montagnes. Dans l'excitation du voyage et le vacarme des trains à vapeur, il n'a pas pu dire au revoir à sa maman avec le sérieux et la gravité que l'histoire allait bientôt donner à cet épisode. S'il manqua son adieu, pour ainsi dire, il dut bien en venir à penser des années plus tard que c'était lui qui avait abandonné sa mère ; qu'il aurait dû faire plus attention.

Bianca se rappelait avoir accompagné Jojo à la gare, avec une pancarte autour du cou indiquant sa destination : GRENOBLE. Il n'avait pas le bras en écharpe, comme il le prétend dans une des versions du souvenir. Peut-être Cécile acheta-t-elle un illustré à son fils, pour le train ; Bianca ne s'en souvenait pas. Mais si elle le fit, il ne pouvait en aucun cas s'agir d'un

Charlot, sur la couverture duquel on voyait Charlot, sa canne, son chapeau, ses chaussures, sa petite moustache, sauter en parachute. Le parachute est accroché à Charlot par les bretelles de son pantalon. [Wse 76 ; Pl. I, 699]

Le Dictateur, film dans lequel Charlie Chaplin parodie Hitler, sortit en 1940 et raya le comique au chapeau melon de la carte de l'Europe sous occupation nazie. Tous ses films furent interdits¹. Aucun illustré où il aurait figuré en couverture ne pouvait être en vente libre à la gare de Lyon en 1941. L'allusion au *Dictateur*, à la p. 106 de *W ou le souvenir d'enfance* [Pl. I, 715], est évidemment erronée. Cela ne signifie pas que Perec inventa purement et simplement l'illustration de couverture : Philippe Lejeune [MO 82] a retrouvé un *Charlot détective* qui montre le comique comme le décrit Perec, sautant en parachute, sauf que le numéro en question, publié pour la première fois en 1935, fut réédité seulement après la guerre. À l'époque où le jeune Perec lut cet illustré, les parachutes avaient acquis un sens précis pour lui, comme l'on verra par la suite. Le départ de Paris tel qu'il est raconté dans l'autobiographie d'enfance de Perec semble ajouter à un fonds ancien et très flou des détails provenant d'un moment moins reculé². Lors d'un dîner qui eut lieu à la fin des années 1970, Perec dit son chagrin de n'avoir aucun souvenir remontant avant ses cinq ans, et affirma que la première chose dont il se souvenait vraiment, c'était un long voyage en train, vers le sud, pendant lequel il lut un illustré. Celui chez qui a eu lieu ce dîner, Pascal Aubier, est formel sur l'exactitude de sa

1. En plus, on croyait – ou on disait – qu'il était juif, ce qui n'était pas le cas.

2. Les récits faits par Perec de son départ de Paris en 1941 sont analysés en détail par Philippe Lejeune dans MO 79-85.

mémoire concernant la suite : Perec ajouta alors que l'illustré dont il se souvenait était un *Mickey*.

Après le départ de Jojo, Cécile se trouva privée des deux hommes de sa vie, et elle se cramponna à ce qui restait de sa famille. Elle trouva un emploi en usine et commença à travailler le 11 novembre 1941¹. Elle était ouvrière à la chaîne à la Compagnie industrielle de mécanique horlogère de Suresnes, pas très loin de l'ancienne demeure de Jacques Bienenfeld, maintenant abandonnée et à moitié en ruine. Le trajet était long, il fallait emprunter des métros bondés dans lesquels les Juifs n'étaient admis que dans le wagon de queue. Bianca vit beaucoup Cécile au cours de l'hiver 1941-1942. Elle l'aida à améliorer son orthographe en français et lui suggéra d'utiliser sa carte de veuve de guerre pour obtenir un petit meublé dans l'ouest de la capitale. Bianca et Cécile étaient persuadées que les Français auraient de la considération pour la veuve d'un homme qui était mort pour la France. Mais Cécile ne voulut pas quitter les siens à un moment qui était pour eux tous celui de l'adversité. À partir du 29 mai 1942, elle porta l'étoile jaune [*Wse* 48 ; Pl. I, 681]. Bianca alla de son côté chercher ses trois étoiles de tissu au commissariat, mais elle refusa de les coudre, catégoriquement. Peu de temps après, Bernard et Bianca passèrent en zone libre. Cécile resta à Paris avec grand-mère Rose et David Peretz, les seuls membres de la famille Perec-Bienenfeld à être encore en zone occupée.

Au cours de l'été et de l'automne 1942, les arrestations de Juifs étrangers prirent une nouvelle ampleur. Des trains quittaient à présent le camp de détention de Drancy en direction de l'est, pour une destination dont très peu de gens connaissaient la vérité. La plupart des Français appréciaient peu ce à quoi ils assistaient, mais ils pensaient que les Juifs étaient expédiés dans des usines allemandes pour participer par leur travail à l'effort de guerre contre le bolchévisme, l'impérialisme, etc. À la fin de l'année, l'emploi de Juifs étrangers dans les usines françaises devint illégal et Cécile perdit son emploi. Alors seulement elle tenta de fuir. Elle n'était pas complètement abandonnée : le beau-père de Bianca, M. Lamblin, lui donna de l'argent pour payer un passeur [*FP* 69, 6, 23 v°] qui lui ferait traverser clandestinement la Loire, ou un paysan qui lui servirait de guide pour couper à travers champs. Perec dit que sa mère ne trouva ni passeur ni paysan, et qu'elle revint à Paris [*Wse* 48 ; Pl. I, 681]. Il faut préciser qu'à l'époque où elle fit cette tentative, le trafic des passages entre les deux zones venait de se

1. Cette date, provenant d'archives précises, fournit une raison supplémentaire de dater le départ de la gare de Lyon du mois d'octobre ou du début novembre 1941.

terminer. Le 11 novembre 1942, réagissant à l'opération Torch qui vit débarquer en Afrique du Nord des troupes américaines, la Wehrmacht envahit la zone non occupée, rendant le sud de la France tout aussi périlleux pour les Juifs que la zone dite occupée. Cécile s'en retourna donc à Belleville, à sa famille et à sa communauté prise entre la peur et la famine.

Peut-être Cécile savait-elle que la fin était proche. Son tour arriva le 23 janvier 1943. Elle fut arrêtée dans la même rafle que sa sœur Fanny et son père Aaron¹. Les policiers français qui l'emmenèrent portaient le même uniforme bleu que ceux qu'elle avait vus, petite fille, le jour où elle posa le pied sur le sol du pays de la liberté. Ils la conduisaient à présent jusqu'à deux immeubles entourés de barbelés qui se dressaient comme une forteresse de bronze entre des jardins et des terrains vagues : Drancy².

Grand-mère Rose ne fut pas emmenée. Il existe deux versions des circonstances qui lui permirent de passer entre les mailles du filet. Selon la première, elle était partie voir une amie lorsque la police débarqua rue Vilin. En apprenant la nouvelle, elle alla se réfugier au Sacré-Cœur, au lieu de rentrer chez elle. C'est celle-ci que raconte Georges Perec dans *W ou le souvenir d'enfance*. Une seconde version prétend que grand-mère Rose était chez elle, au 24, rue Vilin, le soir du 23 janvier 1943. Le policier n'avait que le nom de David Peretz dans son carnet. Rose supplia qu'on l'emmène avec lui, mais le policier resta inflexible : il ne pouvait emmener que ceux dont le nom figurait sur sa liste. Elle devrait donc rester chez elle.



Cécile, redevenue Cyrla sur les registres méticuleusement tenus par la police française, survécut dix-neuf jours dans le camp de Drancy. Peut-être apprit-elle, ou devina-t-elle, la vérité de ce camp de transit où l'indescriptible sordide côtoyait l'apparente routine. Mais elle ne se jeta pas du dernier étage dans la cour de ciment, comme le firent beaucoup d'autres. Le 11 février 1943, le prochain train vers l'est était prêt. Il s'agissait de wagons à bestiaux, pour un chargement de 1 000 Juifs. À 10 h 15 du matin, le train 47 quittait Drancy, emmenant 998 Juifs :

1. Serge Klarsfeld, *Mémorial de la déportation des Juifs de France*, Klarsfeld, 1978, convoi 47.

2. Pour une description détaillée du camp de Drancy, voir le roman d'André Schwarz-Bart, *Le Dernier des Justes*, Paris, Seuil, 1959.

10 Bulgares, 15 Belges, 16 Autrichiens, 20 Tchèques, 32 Hongrois, 40 Grecs, 65 Hollandais, 109 Russes, 41 Turcs, 56 Allemands, 64 Roumains, 154 Français dénaturalisés et 372 Polonais. Beaucoup d'enfants. Beaucoup de malades. Quelques cas psychiatriques. Tous les noms figuraient clairement sur les registres de sortie tenus par la police française, afin de prouver aux Allemands que leurs ordres étaient appliqués à la lettre. Cyrla Perec née Szulewicz avait le numéro 464, Aaron Szulewicz le numéro 636 et Fanny Szulewicz le 637 sur la liste du train 47. Les conditions qui précédèrent le départ furent tellement horribles que l'une des déportées, Linda Gebler, âgée de soixante-quatre ans, mourut sur le quai de la gare de Drancy-Le Bourget. Après le départ, il y eut trois tentatives d'évasion avant que le train ne franchisse la frontière. Toutes échouèrent. Lorsque le convoi atteignit sa destination finale, en Pologne, pas très loin de Lublin, dans un endroit que Cyrla connaissait sous le nom d'Oswiecim, 143 hommes et 53 femmes furent sortis du troupeau et on leur tatoua leur numéro de camp sur l'avant-bras droit, numéro qui remplaçait désormais leur nom¹. Les SS appelaient cette opération la « sélection ». Ceux qui n'étaient pas sélectionnés devaient se déshabiller pour être conduits à la douche et gazés immédiatement au Zyklon-B.

Lorsque les soldats de l'Armée rouge libérèrent Auschwitz-Birkenau en 1945, ils découvrirent une poignée de squelettes en pyjama rayé encore en vie. L'un d'eux s'appelait Primo Levi. Des 196 travailleurs sélectionnés dans le train 47, 14 étaient vivants : 13 hommes et 1 femme. Celle-ci ne s'appelait pas Cyrla Perec. De retour dans son pays natal, la maman de Georges Perec avait disparu.

1. Serge Klarsfeld, *Mémorial de la déportation des Juifs de France*, op. cit., convoi 47.

Dans les Alpes

Grenoble, ville natale de Stendhal, se trouve à l'intersection de trois vallées en forme de Y. Elle est dominée par de grands massifs montagneux : la Chartreuse au nord, le massif de Belledonne à l'est et, à l'ouest, derrière un mur presque à pic culminant à 2 400 mètres, le Vercors. L'itinéraire le plus direct au départ de Grenoble pour y accéder est une montée très raide qui par une succession de lacets vous amène au village de Lans-en-Vercors, à une altitude d'environ 1 000 mètres. On découvre alors non pas une seconde ascension vers les escarpements que l'on voit depuis la ville, mais un verdoyant sanctuaire de cinq kilomètres de large entre de hautes parois rocheuses qui le protègent des intempéries et des envahisseurs. L'air y est cristallin et d'une singulière immobilité. Un extrait de la description que fait Perec de l'île de W, dans la partie romanesque de *W ou le souvenir d'enfance*, pourrait convenir :

La nature profondément hostile du monde alentour, le relief tourmenté, le sol aride, le paysage constamment glacial et brumeux, rendent encore plus merveilleuse la campagne fraîche et joyeuse qui s'offre à la vue [...]
[Wse 90 ; Pl. I, 705]

Une route plate et droite va de Lans-en-Vercors jusqu'à Villard-de-Lans, chef-lieu du plateau. Lorsqu'on y amena Georges Perec en 1941, c'était un bourg assez modeste avec une église, un hôtel des postes, une mairie et un café-tabac sur la place, et puis, éparpillés dans les alentours, des maisons de convalescence, des internats, des hôtels, des pensions de famille pour accueillir les skieurs en hiver et les promeneurs en été. Pendant l'Occupation, des réfugiés en situation irrégulière emplirent tous les hôtels et pensions qui n'avaient pas été investis dès le début de la guerre par ceux qui avaient fui le nord de la France. (L'Hôtel du Parc et du Château, par exemple, abrita une école polonaise pour les

enfants des mineurs du Pas-de-Calais.) Il y avait également un nombre important de maisons et de chalets servant de pied-à-terre pour le ski ou de retraite à des Grenoblois nantis. Pas loin de la place, on trouve sur la gauche une rue montante bordée de chalets avec balcons, pignons et jardins, et, parmi eux, « L'Igloo ». À l'automne de 1941, ce chalet était loué par Berthe et Robert Chavranski, la sœur et le beau-frère de David Bienenfeld, qui y vivait aussi avec Esther et leur fille Lili. Ils y accueillirent leur neveu Georges Perec, convoyé en zone libre par la Croix-Rouge.

On était bien loin de Belleville. Du haut de l'escalier qui termine la rue Vilin, Jojo pouvait embrasser du regard tout Paris. Mais « L'Igloo » donnait sur un tout autre paysage : des champs, des vaches, des sapins et des cimes enneigées, une carte postale en blanc, vert et bleu. À la place des odeurs du quartier, il respirait ici un air sec et pur. Un changement aussi total peut être ressenti comme une joyeuse surprise, ou bien son contraire. Le choc du contraste entre Belleville et le Vercors est peut-être à l'origine du dédain que Perec exprima dans sa vie adulte envers la campagne, et de sa prétendue allergie à la chlorophylle.

Sur le quai de la gare de Grenoble, une infirmière de la Croix-Rouge remit à Esther un enfant qui n'avait que la peau sur les os, et les os étaient en piètre état. *Croix-Rouge Transfert/Infirmière m'amène à Grenoble/Sous-alimenté Rachitique*, disent les notes que Perec prit en 1967 à la suite de conversations avec sa tante [FP 69, 6, 23]. Le rachitisme, maladie due à une carence de vitamine D, se caractérise par une fragilité osseuse. Mais le soleil des Alpes et le lait du Vercors semblent avoir suffi à arrêter la maladie et à réparer ses effets, car le jeune Perec n'eut pas à porter les sangles et attelles prescrits aux enfants souffrant de ce mal par les manuels de pédiatrie de l'époque. Des genoux cagneux furent probablement les seules séquelles du rachitisme, mais la malnutrition prit une revanche plus conséquente lorsque Perec se décida enfin à faire soigner ses dents, dans les années 1970. Ses mâchoires s'étaient mal calcifiées pendant son enfance, et toutes les dents qui restaient à l'adulte devaient subir une extraction. À partir de 1975 ou à peu près, Perec mangeait avec un râtelier.

Le rachitisme de l'enfant, toujours visible sur une photo prise plus tard (⇒ photographie n° 9) sur le balcon à Villard-de-Lans, n'est pas signalé dans la partie souvenirs de *W ou le souvenir d'enfance*. En revanche, des souvenirs embrouillés concernant une hernie que Perec aurait eue à son arrivée à Villard-de-Lans occupent tout un paragraphe.

Rien dans les notes retrouvées ne jette davantage de lumière sur cet épisode très flou tel qu'il est raconté dans l'ouvrage :

Peut-être, par contre, avais-je une hernie et portais-je un bandage herniaire, un suspensoir. À mon arrivée à Grenoble, il me semble que j'ai été opéré – j'ai même longtemps cru, chipant ce détail à je ne sais plus quel autre membre de ma famille adoptive, que c'était le professeur Mondor¹ qui avait pratiqué l'opération – à la fois d'une hernie et d'une appendicite (il aurait profité de la hernie pour m'enlever l'appendice). Il est sûr que ce ne fut pas dès mon arrivée à Grenoble. Selon Esther, ce fut plus tard, d'une appendicite. Selon Ela, ce fut d'une hernie, mais bien avant, à Paris, alors que j'avais encore mes parents...

[...]

Je portais effectivement un bandage herniaire. Je fus opéré à Grenoble, quelques mois plus tard, et l'on en profita pour m'enlever l'appendice. Cela ne change rien au fantasme, mais permet d'en tracer une des origines.

[Wse 77-78 ; Pl. I, 700]

David Bienenfeld, qui avait une formation médicale, s'est penché sans aucun doute sur l'état de santé du réfugié de cinq ans arrivé de Belleville. Selon un rapport médical beaucoup plus tardif, pendant son enfance Percec aurait fait une primo-infection pulmonaire, dont les traces furent lisibles sur une radiographie des poumons. Mais il n'y a pas de raison de croire qu'il ait vraiment eu la tuberculose, avant ou pendant son séjour dans le Vercors.

C'était un enfant « étrange, chétif, vif et triste à la fois », selon le témoignage de Lucien Gaspard, proche ami de Marc Bienenfeld et de son frère David, lui aussi réfugié sur le plateau². Mais à part le rachitisme, une hernie plutôt hypothétique et une infection pulmonaire mal définie, le nouvel occupant de « L'Igloo » était un éternel enrhumé. Percec enfant souffrait de sinusites à répétition, et les nombreux traitements qu'il reçut dans sa vie adulte ne l'en ont jamais vraiment guéri.

Peu de temps après l'arrivée de l'enfant dans les Alpes, David et Esther emménagèrent avec Georges et Ela dans un autre chalet loué pour eux quatre. « Les Frimas » se trouve à quelques centaines de mètres en

1. Le professeur Henri Mondor (1885-1962), chirurgien célèbre ayant donné son nom à un grand hôpital de la région parisienne, fut aussi le biographe de Stéphane Mallarmé.

2. Michel Gaspard, *Eaux mêlées à Montmartre*, op. cit., p. 171. À la p. 170 de cet ouvrage, on trouve une photo de famille montrant les enfants de David et les enfants de Marc (Ela, Bianca, Paul et Nicha) avec Lucien Gaspard à Villard-de-Lans en juillet 1942.

amont de « L'Igloo » dans un cadre encore plus champêtre. Aujourd'hui devenu une « maison familiale de vacances », « Les Frimas » est une villa superbe et spacieuse, avec un vaste balcon donnant sur le plateau.

Les Bienenfeld pouvaient se permettre de vivre aussi confortablement dans cette époque de pénurie générale parce que David avait un métier qu'il pouvait encore pratiquer de façon profitable. Son assistante à la JBSA, Jacqueline Benoît-Levy, passa la ligne de démarcation en 1942, loua un appartement à Grenoble, et récupéra le paquet contenant le stock de perles fines de la société. Elle se mit en relation avec des clients et d'autres joailliers. David descendait en car de Villard pour authentifier et estimer des perles détenues par des particuliers ; il vendait quelques pièces qu'il avait en stock à des gens qui disposaient d'argent et voulaient se protéger contre l'inflation ; il en achetait d'autres à des habitants de la région dans l'obligation de liquider un héritage. Le commerce se faisait sans siège social ni papiers officiels, chez les intéressés ou en cachette, parfois dans les cafés – par exemple, au Globe, place Grenette, où le frère de David, Marc, venait souvent jouer aux cartes. Jacqueline trouvait les contacts, David fournissait son expertise. Cela suffisait pour faire vivre une famille de façon modeste et permettait aussi de donner un coup de main en cas de besoin aux autres Bienenfeld du plateau. Personne ne roulait sur l'or à cette époque, et de toute façon il n'y avait pas grand-chose à acheter, mais lorsque David trouvait des œufs ou du beurre ou du lait frais dans les fermes, il payait sans sourciller.

Évidemment, les revenus de son métier dans les conditions de la guerre ne pouvaient reconstituer sa fortune personnelle qui s'était volatilisée à Aix et qui aurait permis de créer une nouvelle affaire en Amérique. Car pendant l'été de 1942, avec un peu de chance, la famille aurait pu passer de la zone libre en Espagne et, de là, avec les visas théoriquement obtenus en 1941, ils auraient pu gagner les États-Unis. Mais David ne voulait pas emporter le stock de l'entreprise, et il ne voulait pas non plus repartir de zéro une seconde fois dans sa vie. Dans la famille, par la suite, on expliqua toujours pourquoi ils n'étaient pas partis à New York par la perte de la marchandise transportée à Aix par Léonard, le représentant de commerce de la JBSA. Ce n'est pas la seule raison, mais c'est certainement la grande raison pour laquelle Georges Perec est un écrivain français et non américain.

David sillonnait le plateau à vélo pour trouver de quoi nourrir la famille, mais quelqu'un dut abuser de la crédulité de son neveu concernant les exploits cyclistes du marchand de perles. On fit croire à l'enfant que ce robuste quinquagénaire descendait à Grenoble et remontait dans

la même journée par une route classée hors catégorie dans le Tour de France, avec un dénivelé de quelque 800 mètres. Perec raconte que, enfant, il trouva que c'était « une extraordinaire prouesse » [*Wse* 108 ; Pl. I, 716]. En fait, c'est Perec adulte qui mélange les voyages en ville que faisait son oncle en car avec les descentes à bicyclette que faisait sa cousine Lili pour ses leçons de piano. Elle remontait à Villard avec le vélo dans le coffre de l'autocar, bien sûr¹.

Peu après l'arrivée de Georges Perec dans le Vercors au cours de l'hiver 1941-1942, les Bienenfeld inscrivent l'enfant dans une école maternelle à deux pas des « Frimas », Le Clos-Margot. L'établissement était tenu par un instituteur suisse du nom de Pfister – un nom que Perec transférera à un champion de course dans *W ou le souvenir d'enfance* et à un hôtel à Ascona, dans les Alpes suisses justement, où Léon Marcia se découvre une passion pour le savoir encyclopédique [*Vme* 226 ; Pl. II, 204]. À la rentrée 1942, Perec fut accueilli dans un internat catholique de garçons, le Collège Turenne². C'est sans doute en relation avec cette inscription que Cécile envoya à Esther une copie certifiée conforme de la déclaration de nationalité du garçon. Ce document, qui porte la date du 23 septembre 1942, est la dernière trace écrite que Perec eut de l'existence de sa mère [*Wse* 32 ; Pl. I, 672].

Devenu aujourd'hui l'« immeuble Diamant », l'ancien Collège Turenne possède toujours le clocheton qui valut à l'école son surnom, « le Clocher ». David Bienenfeld versa d'avance deux années de frais de pension. La direction de l'école savait sans doute qu'un enfant inscrit de cette manière à cette époque était juif. Mais le danger principal venait des autres enfants qui, s'ils étaient au courant, pourraient ébruiter cette information dangereuse pour tous. Villard-de-Lans se trouvait dans un département de la zone non occupée, mais en Isère comme ailleurs, la législation antisémite de Vichy avait cours. Néanmoins, en dehors des pays neutres (Portugal, Espagne, Suisse, Suède), le Vercors était parmi les endroits les plus sûrs de toute l'Europe continentale. Les policiers stationnés en permanence sur le plateau étaient rares, et les opérations qui partaient de Grenoble étaient repérées sans difficulté sur les voies d'accès bien avant qu'elles atteignent le plateau. On arrêtait bien quelques Juifs en situation irrégulière de temps en temps mais, moyennant quelques mesures de prudence, la majorité des résidents temporaires du Vercors vécurent dans une relative tranquillité

1. Ela Bienenfeld, « Notes sur le livre de David Bellos », *CGP* 7, p. 9.

2. « Collège » n'avait pas encore acquis le sens exclusif d'« établissement secondaire » mais servait aussi à désigner les internats.

pendant les premières années de l'Occupation. David et Esther ne jugèrent même pas nécessaire de faire faire des faux papiers ou de changer de nom.

On ne sait pas quelles précautions furent prises ou tentées pour prévenir les risques que le jeune Georges encourait et faisait encourir au Collège Turenne. Ce que Perec dit de ce problème lors de l'exode de 1940 pourrait être l'écho d'une difficulté plus grande et plus étendue deux ans plus tard : la dame qui l'avait alors caché sous un édredon *avait très peur... que je ne dise quelque chose qu'il ne fallait pas que je dise et elle ne savait comment me signifier ce secret que je devais garder* [Wse 73 ; Pl. I, 697]. On peut imaginer que David et Esther avaient exactement les mêmes craintes à Villard, c'est-à-dire que Jojo ferait savoir par inadvertance qu'il était juif. Presque par définition, aucune trace ni souvenir des précautions prises ne subsista, car si elles ont été couronnées de succès c'est parce qu'elles reposaient sur une suppression (consciente ou inconsciente, mais sûrement consentie) de la mémoire de l'enfant.

Selon un des rares témoignages extérieurs de la vie de Georges Perec de cette époque, c'était un enfant qui semblait très malheureux. Le jeudi après-midi, pendant les promenades organisées par l'école, on le voyait traîner les pieds en bout de rang. « C'est qui, ce pauvre bout de chou derrière les autres ? demanda un jour une amie de Lili, en croisant les écoliers en rang, deux par deux. – C'est mon cousin, mon petit frère », répondit Lili¹.

Le Collège Turenne était dirigé par une femme « austère, généreuse, courageuse et catholique fervente » qui était peut-être en liaison avec la Résistance². Le nouveau fut pris sous l'aile protectrice d'un abbé, le père David, et il reçut la même éducation catholique que les autres élèves de l'école. Pendant la première année qu'il passa dans cet établissement, Jojo vit souvent son oncle et sa tante, le jeudi et le dimanche³. Cette relative liberté de mouvement fut permise par un hasard de la guerre qui rendit le Vercors encore moins dangereux qu'auparavant. En effet, lorsque la ligne de démarcation fut supprimée en novembre 1942, les huit départements français du Sud-Est furent occupés non pas par les Allemands, mais par leurs alliés italiens⁴.

1. Ela Bienenfeld, dans *CGP 7*, p. 95, dit ne pas se souvenir de cet épisode.

2. Bianca Lamblin, *CGP 7*, p. 125.

3. Henri Chavranski, « Lettre à Bernadette Bost », *CGP 7*, p. 143.

4. Haute-Savoie, Savoie, Isère, Drôme, Hautes-Alpes, Basses-Alpes, Alpes-Maritimes et Var.

Du monde extérieur je ne savais rien, sinon qu'il y avait la guerre... Il y avait aussi des soldats italiens, des chasseurs alpins avec des uniformes, me semble-t-il, d'un vert criard. On ne les voyait pas beaucoup. On disait qu'ils étaient bêtes et inoffensifs. [Wse 118 ; Pl. I, 722]

L'occupant italien ne cherchait pas à appliquer les mesures de Vichy à l'encontre des Juifs, ne mit pas en application les déportations, et n'exécuta pas les mandats d'arrêt prononcés par les autorités françaises. Le consul italien à Nice, Angelo Donati, alla jusqu'à déplacer toute la communauté juive de Nice à Megève, une station de sports d'hiver en Haute-Savoie que son éloignement rendait plus tranquille¹. Le même événement qui avait probablement compliqué la fuite de Cécile – la suppression de la zone non occupée – renforça ainsi, pour quelque temps du moins, la sécurité du refuge alpin où se trouvait son fils.

Ce fut sans doute à la fin de la première année scolaire de Jojo au Collège Turenne, vers le printemps ou l'été 1943, que le dernier membre de la famille à fuir Paris réussit à rejoindre Villard-de-Lans. L'exploit extraordinaire de grand-mère Rose reste inexplicé. Dans *W ou le souvenir d'enfance*, Perec raconte qu'elle aurait obtenu d'un conducteur de locomotive qu'il la cache dans sa cabine, mais ce n'est pas une histoire entendue de première main par Bianca ou par Ela. Le fait est qu'une petite vieille dame aux cheveux blancs et au français rudimentaire eut l'intelligence, le courage et la chance de parcourir 640 kilomètres dans la France sous occupation nazie pour gagner la zone italienne. Elle habita d'abord « Les Frimas » et s'installa ensuite dans un meublé en ville. Elle apportait des nouvelles de Belleville et du désastre : les arrestations de David, son mari, de sa belle-fille Cécile, et de tant d'amis. Elle ignorait ce qu'il était advenu d'eux tous. Personne du reste ne savait, et personne n'aurait pu l'imaginer. Rose, Esther et David durent bien craindre le pire, mais des craintes ne sont pas des faits, et il n'y avait aucune raison de les partager avec un enfant.

Jojo passa vraisemblablement les vacances de l'été 1943 chez son oncle et sa tante, avec sa cousine Lili, aux « Frimas ». On faisait des expéditions vers les fermes avoisinantes pour acheter du lait et des œufs,

1. Serge Klarsfeld, dans *Vichy-Auschwitz. Le rôle de Vichy dans la solution finale de la question juive en France* (Paris, Fayard, 1985, p. 11-64), retrace la façon dont les Italiens traitèrent les Juifs dans les huit départements du Sud-Est. Voir aussi Michel Mazor, « Les Juifs dans la clandestinité sous l'occupation italienne en France », *Le Monde juif*, n° 59, juillet-septembre 1970, p. 23.

on partait cueillir des mûres, des cassis, d'autres fruits. Le Vercors peut être un lieu de rêve pour un enfant en vacances.

Les forces américaines débarquèrent en Sicile en juillet 1943. L'armée italienne battit en retraite et Mussolini ne tarda pas à être déposé et arrêté. Le roi d'Italie chargea le maréchal Badoglio de négocier une paix séparée avec les Alliés. Le traité fut rendu public le 3 septembre 1943 et la position de l'Axe sur le continent s'en trouva sensiblement affaiblie. Hitler riposta en envahissant l'Italie du Nord. Les Allemands libérèrent Mussolini et le réinstallèrent au pouvoir, ils réengagèrent l'armée italienne dans la guerre et organisèrent une ligne de défense, la ligne Gustav, sur le Garigliano, au nord de Naples, pour contenir l'avance des Alliés. (Dans *La Vie mode d'emploi*, le neveu de Gaspard Winckler, un homme portant le nom shakespearien de Voltimand, perd la vie lors de la percée de la ligne Gustav [*Vme* 21 ; Pl. II, 13].) Une conséquence de la paix séparée conclue lors du bref passage au pouvoir de Badoglio fut le retrait des troupes italiennes des huit départements du Sud-Est et leur remplacement par des soldats allemands. La Gestapo arriva à Grenoble en septembre 1943, la Wehrmacht début octobre¹. La seconde année de Georges Perec au Collège Turenne commença donc sous des auspices fort différents de la première.

Avec les Allemands à proximité immédiate, les Bienenfeld et les Chavranski estimèrent plus prudent de prendre une couverture. David acheta de nouvelles cartes d'identité au portier d'un des hôtels de Villard. Il devint « le docteur Blanchard », Esther « Mme Beauchamp » et Lili s'appela désormais « Élisabeth Beauchamp ». Ils abandonnèrent « Les Frimas » pour une maison dans un village plus reculé, Saint-Martin-en-Vercors. Lili fut inscrite à l'école de Saint-Marcellin sous son faux nom. Les Chavranski, devenus les « Servais » et les « Sergent », se dispersèrent du côté de La Chapelle-en-Vercors. Marc, Ada et leurs enfants restèrent à Villard². Tous se tinrent à l'écart des agglomérations et vécurent sur le pécule qu'ils avaient mis de côté. Georges n'avait plus nulle part où aller le dimanche ou pendant les vacances scolaires. C'est ainsi qu'il passa le soir de Noël 1943 tout seul au Clocher [*Wse* 153 ; Pl. I, 743]. À l'époque, évidemment, il ne savait pas pourquoi il se retrouvait tout seul, mais on se demande pourquoi il semblait toujours l'ignorer lorsqu'il rédigea son autobiographie.

1. Voir Claude Chambard, « Le Vercors », *Histoire mondiale des maquis*, Paris, Éditions France-Empire, 1970, p. 379-410.

2. Bianca Lamblin, dans *CGP* 7, p. 125.



Pendant sa première année au Collège Turenne, Georges apprit son catéchisme, en y mettant *une ferveur et une dévotion exagérées* [Wse 126 ; Pl. I, 727]. Mais il ne reçut son baptême qu'à la fin du mois d'octobre 1943, après plus de douze mois d'instruction religieuse, et au moment même où les Italiens venaient de céder la place aux Allemands. La date du certificat, retrouvé dans le registre de la paroisse de Villard-de-Lans, rend probable, sinon évidente, la nature stratégique de cette conversion. Cela dit, le père David avait sans doute le souhait sincère de mettre le petit sur la voie du salut, et il semble que dans un premier temps au moins Georges Perec aussi cherchait sincèrement la foi¹.

Vers la fin des années 1960, Perec donna l'impression à certains de ses amis de nourrir quelque amertume à l'endroit de cet acte religieux, accusant ses protecteurs d'avoir profité de la situation créée par la guerre pour « lui flanquer un baptême ». Cette rancune est à peine perceptible dans *W ou le souvenir d'enfance*, lorsque Perec dit conserver un *souvenir extrêmement précis de [son] baptême, célébré un jour de l'été 1943* [Wse 126 ; Pl. I, 727], sauf que la date imprécise qu'il donne tend à masquer le sens éminemment pratique de ce sacrement.

Une fois les Allemands vinrent au Collège. C'était un matin. De très loin, on en vit deux – des officiers – qui traversaient la cour en compagnie d'une des directrices. Nous allâmes en classe comme d'habitude, mais on ne les revit pas. À midi, le bruit se répandit qu'ils avaient seulement regardé les registres du Collège et qu'ils étaient repartis en réquisitionnant le cochon...
[Wse 135 ; Pl. I, 733]

À partir du 30 octobre 1943, les registres du Collège Turenne attestaient la présence d'un jeune garçon au patronyme manifestement breton, baptisé Georges, dont les parents se prénommaient André et Cécile : rien qui soit susceptible d'éveiller l'attention des visiteurs ou qui puisse les inciter à baisser le pantalon du gamin², ce qui aurait pu être le cas si les registres avaient indiqué « Icek Judko » et « Cyrla » comme prénoms des parents. Désormais, l'état civil de ceux-ci pouvait être confirmé par ce qui était inscrit sur le certificat de baptême³ :

1. Voir les notes de Bianca Lamblin dans *CGP* 7, p. 125-126.

2. Pour la Gestapo, un individu de sexe masculin était automatiquement classé juif dès lors qu'il était circoncis.

3. Une erreur est à noter dans la date de naissance : 5 mars au lieu de 7 mars 1936.

troisième partie
1975-1982

55. Le métier d'écrivain	561
56. En attendant, la poésie	570
57. Dans la salle des machines	579
58. Le monde de Georges Perec	591
59. <i>La Vie mode d'emploi</i>	600
60. En avant toutes !	620
61. Le cinéma et l'argent	635
62. L'acrobate sur son trapèze	644
63. Perec poète	653
64. Cinquante-trois jours en Australie	661
65. La mort de Robert Serval	679
66. « Choses à faire avant de mourir »	686
<i>L'œuvre de Georges Perec</i>	697
<i>Remerciements</i>	739
<i>Index des titres</i>	743
<i>Index des noms propres</i>	749
<i>Table des illustrations</i>	801